

EN ESPAGNE

républicaine et sur le Front de Madrid

11 - 28 novembre 1937

Léon Nicole

LIBRAIRIE DU JOURNAL "LE TRAVAIL", 39, RUE DE LAUSANNE - GENÈVE
PRIX: Fr 0.80

Ayuntamiento de Madrid

I/321

Au camarade Jordan Fabella
Délégué au Mexique auprès
de la S. d. R.

Avec toute la reconnaissance
pour les travaux de
Guerra à l'œuvre de soutien
au Mexique en faveur de
l'Espagne républicaine.

Reçu le 16. I. 38. J. Fabella

**En Espagne républicaine et sur le front
de Madrid**

LÉON NICOLE

EN ESPAGNE
républicaine et sur le front
de Madrid

du 11 au 28 novembre 1937



R / 127-834



AZAÑA, Président de la République

Vue d'ensemble

Depuis plus de seize mois la guerre fait rage sur le sol de l'Espagne. L'agression de généraux traîtres à leur serment fut doublée de l'agression d'Etats fascistes. Non seulement le monde, et plus particulièrement la Société des Nations, ont laissé les agresseurs agir à leur guise, mais de savantes manœuvres diplomatiques (Comité de Londres, palabres sur la non-intervention) leur apportèrent un appui inespéré.

Pourquoi cette politique d'abandon de la victime aux griffes de ses agresseurs? Le pacte de la Société des Nations ne serait-il que tromperie? La victime aurait-elle commis de telles fautes que les maux qu'elle endure n'en seraient que la juste sanction? On a essayé de le dire. On a cherché de la sorte à tranquilliser certaines consciences tourmentées par les massacres et les destructions du fascisme international. Je ne me suis jamais rangé parmi ceux qui ont dit : qu'importe ce qui se passe en Espagne, occupons-nous de nos propres affaires! J'ai toujours vu dans le drame espagnol un acte de la grande tragédie qui se joue entre la vieille société capitaliste, laquelle ne se résout point à disparaître, et le monde nouveau en plein devenir.

Je suis allé en Espagne (Barcelone et Valence) en janvier 1937. Le voyage fut bref et j'en ai gardé le souvenir d'une nation à peine remise de la surprise de l'agression. Dans un élan qui paraissait d'une folle témérité se dressait un peuple désarmé contre une soldatesque munie des armements les plus perfectionnés. Certes, déjà se marquait fortement, dans tous les actes de la vie collective, le caractère d'un grand et noble peuple dont on pouvait dire avec assurance qu'il ne serait jamais vaincu. Mais, dès l'instant où il s'agissait d'envisager les moyens de la victoire sur les agresseurs formidablement armés, il fallait s'abandonner à l'espoir d'un miracle — aujourd'hui accompli.

Je suis retourné en Espagne républicaine le 11 novembre 1937 et j'ai quitté son territoire le 28. Il n'y eut — je tiens à le préciser — rien d'officiel dans mon bref séjour. C'est à simple titre d'homme privé et de journaliste que je suis parti. Mon passeport fut visé par le consulat général d'Espagne à Genève, comme le passeport de n'importe quel étranger.

J'eus la chance de trouver à mon arrivée à Puigcerda un homme, André Pasche, qui connaît à fond, pour y avoir habité et travaillé huit années, le pays d'Espagne, ses mœurs et sa langue, ainsi surtout que le caractère de ses habitants. C'est sur une camionnette à deux places — plus l'espace pour certaines marchandises — que nous avons accompli plus de 2,000 kilomètres aller et retour de Puigcerda à Barcelone, de là à Valence, puis à Madrid, et le retour par Cuenca-Valence avec deux crochets de 35 kilomètres au sud et au sud-ouest de Valence. Nous avons voyagé seuls, par nos propres moyens. Nous nous sommes informés aussi bien auprès des campagnards et tenanciers d'auberges rustiques, que des ouvriers citadins de la situation en Espagne républicaine et de l'état d'esprit de la population. Nous n'avons point négligé — cela va de soi — de nous renseigner auprès des autorités du pays, aussi bien à Barcelone et Valence qu'à Madrid, sur ce qui pouvait nous intéresser. C'est grâce à la complaisance et aussi à la bonne humeur rencontrées partout que nous avons pu faire une ample moisson de renseignements qui méritent d'être connus chez nous.

Nous avons rencontré, auprès d'un groupe d'intellectuels de Madrid, une serviabilité touchante qui nous permit de constater l'effort culturel accompli par le peuple madrilène à la cadence des bombardements des armées fascistes. Nous avons parlé avec des hommes de l'Eglise protestante — avec un pasteur, lui-même né à Madrid et fils d'un pasteur d'origine allemande. Nous avons vu l'effort merueilleusement humain des autorités de Madrid dans leur souci d'équité envers les prisonnières politiques enfermées dans des conditions qui sont très loin d'être égalées chez nous.

Nous avons rencontré des hommes politiques de tout l'arc-en-ciel démocratique, depuis l'ouvrier d'extrême gauche à l'intellectuel et au bourgeois soucieux d'une évolution lente des choses vers le progrès social. Notre guide principal à travers Madrid fut un confrère, directeur d'un grand journal, *Politica*, de la gauche républicaine (ce qui correspond au radicalisme de chez nous).

Nous avons visité une partie du front de Madrid (Casa del Campo) avec un commissaire politique accompagnant le commandant du secteur — officier de carrière demeuré fidèle au régime et qui nous a dit à notre départ : « Nous avons maintenant une armée, nous avons un armement solide et une discipline qui nous permettent de compter sur une victoire certaine. Cela durera ce que cela durera, mais nous battons les factieux. Ils peuvent envoyer contre nous autant d'Allemands et d'Italiens qu'ils voudront, nous ne céderons pas ; leurs bataillons se briseront sur nos lignes de résistance ; nous les détruirons et c'est autant de fascistes de moins que vous aurez à combattre chez vous. »

Cette armée, nous l'avons vue, Pasche et moi, à pied d'œuvre sur notre long parcours. Partout nous avons constaté un équipement solide; une tenue chez les soldats et les officiers certainement égale, sinon supérieure à celle de notre armée suisse et de l'armée de n'importe quel pays de l'Europe occidentale. L'armée de l'Espagne républicaine est celle d'un peuple décidé au dernier sacrifice pour la sauvegarde de ses droits et de ses libertés. Cette armée vaincra. Il n'y a aucun doute possible à ce propos. Elle fera mieux encore. Elle donnera au pays la conscience de sa valeur et de sa force. A la guerre destructrice du fascisme, le peuple espagnol oppose une résistance constructive. C'est une société nouvelle qui naît là-bas sous le martèlement des bombardements de l'aviation et de l'artillerie de la barbarie fasciste.

Voici l'Espagne

Puigcerda

Par un chemin de fer de montagne, on grimpe de Perpignan à Bourg-Madame, dernière localité française avant de franchir la frontière de l'Espagne républicaine. Les passeports sont visés à la sortie de France; seuls peuvent passer les voyageurs munis de l'autorisation française de se rendre en Espagne. Et seuls peuvent s'y rendre ceux qui prouvent qu'ils n'ont point l'intention de participer à la lutte armée entre républicains et factieux. La non-intervention joue parfaitement du côté des démocraties — et de la France en particulier. On aimerait savoir s'il en est de même de la part de l'Italie, par exemple. On aimerait savoir est une façon de parler; *on ne sait que trop* la désinvolture avec laquelle Rome et Berlin violent leurs engagements en général et celui de la non-intervention en particulier. *On ne sait que trop qu'aujourd'hui encore* les troupes italiennes occupent une partie du territoire espagnol et ont pris en leurs mains l'administration de nombre de villes de l'Espagne franquiste.

Ceci dit, il me plaît de souligner la parfaite courtoisie, et même la complaisance des autorités françaises de la frontière — douane et garde mobile. Dès l'instant que le passeport est muni des autorisations nécessaires, les formalités de passage s'accomplissent facilement. Ces fonctionnaires font exactement leur devoir, tel qu'il leur est prescrit par leur gouvernement.

Une petite rivière sépare les deux pays; le pont a été coupé et, pour le moment, rien n'est fait pour le rétablir. On descend

comme l'on peut le long de la berge où la municipalité de Bourg-Madame s'est bien gardée de tracer un chemin; puis on arrive à la rivière que l'on franchit sur quelques planches en équilibre fort instable. Et c'est l'Espagne.

On me pardonnera si j'insiste sur ce passage un peu trop « champêtre » de la rivière. Je songe aux bombardements toujours possibles de la petite ville frontrière de Puigcerda. Il y a là des centaines, sinon des milliers d'enfants réfugiés. Une alerte les chasserait, avec toute la population civile (cinq à six mille habitants) sur le territoire français. Le pont reliant les deux localités n'existe plus; il est donc impossible de se rendre en véhicule de Puigcerda à Bourg-Madame. En cas d'alerte, un temps précieux serait perdu à organiser le passage de la rivière par des moyens de fortune.

Bourg-Madame, localité française, illumine de banderoles de lampes électriques « rouge blanc bleu » la frontière qui la sépare de Puigcerda. Latour de Carol fait de même. Ainsi, les bombardeurs fascistes sauront à quoi s'en tenir s'il leur vient la fantaisie de faire une incursion sur la gare de Puigcerda. Même de nuit, ils ne pourront guère se tromper. Toutes les précautions ont été prises du côté français. Il y a là de précieuses indications géographiques que les aviateurs franquistes et italiens sauraient apprécier à l'occasion.

J'arrive de nuit — il est plus de 20 heures — à Puigcerda, exactement comme le courrier diplomatique suisse environ trois semaines auparavant. Et, comme le courrier diplomatique suisse, c'est sur le sanatorium suisse pour enfants espagnols que je m'achemine, accompagné d'André Pasche qui m'attendait à la frontière.

Voici la *Nouvelle Gazette de Zurich* rassurée. Vers la fin de l'été, ses rédacteurs publièrent un venimeux article dirigé contre les organisateurs du sanatorium de Puigcerda. Ils mirent en doute l'existence même de cet établissement qui abrite 101 enfants, plus le personnel, dans cinq villas appartenant autrefois à des membres de l'aristocratie espagnole. Le sanatorium existe, puisque c'est là que put loger le courrier diplomatique de M. Motta, un soir où l'automobile du consulat de Barcelone ne se trouvait point à Puigcerda.

A 1,200 mètres d'altitude, tout près de la petite ville, plus de cent enfants victimes du fascisme ont trouvé un refuge que l'on ose espérer définitif jusqu'à la fin de la guerre. Les villas sont éloignées de la gare et très près de la ligne de la frontière française, en sorte que, même en cas de bombardement, elles ne paraissent pas courir de risque, à moins évidemment que les tueurs d'enfants tiennent à nouveau, tout spécialement, à exercer leur « talent ».

Le site est merveilleux et les aristocrates espagnols savaient fort justement en apprécier la grande salubrité. Les enfants y ont vite oublié les dangers et les malheurs qui les ont assaillis depuis la guerre. Ils sont gais; ils chantent, jouent et travaillent soit en classe, soit à l'extérieur. Les plus grands partent chaque jour avec un groupe du service civil, couper du bois dans une forêt située à une vingtaine de kilomètres. Un camion les transporte. Ces enfants sont vifs, sans être turbulents. Ils tombent avidement sur tous les journaux qu'ils voient pour y trouver des nouvelles du front de guerre où ils ont soit un père, un frère ou un parent. Ils cherchent à déchiffrer le journal *Le Travail* ou le *Droit du Peuple* s'ils le trouvent quelque part, et là encore ce sont les nouvelles d'Espagne qui les intéressent.

Ils discutent entre eux de politique et on entend dire à des bonshommes de dix à douze ans : Mon parti a décidé telle ou telle chose. Que sera demain cette jeunesse éduquée en pleine guerre civile? Et comment empêcher ces enfants de s'occuper de leurs parents engagés à fond dans la guerre de libération de l'Espagne?

Puigcerda est au milieu d'un centre agricole. Le lait ne manque pas. Il y a, dans la localité même, une fabrique de lait condensé — dont l'exploitation, il est vrai, est actuellement suspendue. On aimerait pouvoir dire que les grandes villes, Barcelone et surtout Madrid, ont le même approvisionnement en lait que Puigcerda. C'est — hélas ! — très loin d'être le cas.

Le marché de la petite ville frontière est approvisionné en fruits et surtout en légumes mis en vente librement. Il paraît y avoir du pain en suffisance et celui du sanatorium est de bonne qualité. Madrid, Valence et Barcelone ont un pain spécial de moindre qualité et les habitants n'en reçoivent qu'une quantité inférieure (mais régulièrement) à celle dont paraît bénéficier la population de Puigcerda.

Un effort paraît être fait pour la culture du blé. J'ai vu, à cette altitude de 1,200 mètres, pas mal de champs fort bienensemencés, le blé était hors de terre de plusieurs centimètres déjà, prêt à affronter les mois d'hiver. A cette altitude, les troupeaux paissent encore à la fin de novembre. Le gel a à peine fait une timide apparition. La température est beaucoup plus douce que celle des stations suisses de même altitude. Ce que je dis des cultures de Puigcerda est vrai pour toute l'Espagne. Le paysan espagnol cultive sa terre avec amour. Une année de guerre n'apparaît guère dans l'aspect général des champs et jardins, sinon qu'on y trouve un souci très grand d'utilisation de toutes les ressources du pays.

Je ne veux pas quitter Puigcerda sans dire un mot du personnel qui assure la marche de l'œuvre entreprise. L'âme de toute l'affaire

est André Pasche. C'est à lui qu'incombe la tâche difficile de faire vivre côte à côte des enfants et du personnel arrivés de toutes les régions de l'Espagne, aux mœurs et langages divers. C'est à lui que revient la charge de traiter avec les autorités de Barcelone et Puigcerda. C'est lui enfin qui assure une collaboration confiante et amicale entre le personnel suisse et espagnol. J'ai trouvé là-haut Jeanne Mathil, plus jeune et dévouée que jamais. Elle a la surveillance générale des cinq villas et elle s'occupe de tout. Elle est la providence des enfants. Elle est secondée par une infirmière de Suisse allemande, M^{lle} Elisabeth K., chargée de l'état sanitaire de la colonie, ce qui est loin d'être une petite affaire. Enfin, notre ami Gaillard et la camarade Collaud de Lausanne complètent l'équipe suisse. Ce personnel est aidé par deux instituteurs et un professeur, qui s'occupent de l'instruction des enfants, ainsi que par plusieurs camarades femmes espagnoles — la plupart réfugiées — qui ont la charge de la cuisine, des lits, du linge, des habits, des nettoyages, etc.

Les jours passent rapides. Chacun a sa besogne, ses joies et aussi ses déboires. Cependant, telle qu'elle fonctionne, l'œuvre suisse de Puigcerda me paraît de nature à donner de notre pays, aux habitants et aux autorités de l'Espagne républicaine, une autre impression que celle laissée par la politique actuelle du Conseil fédéral. C'est une œuvre éminemment utile qui prépare les réconciliations et ententes fructueuses de bientôt. Le peuple travailleur suisse, celui de Genève et Lausanne en particulier, est certainement plus près de la « politique » de Puigcerda que de celle du conseiller fédéral Motta. ¹

Barcelone

La nouvelle d'un prochain départ du directeur du Sanatorium et de l'auteur de ces lignes pour Barcelone-Valence et Madrid a provoqué un grand courant d'enthousiasme dans la colonie infantile

¹ Je rappelle que l'œuvre entreprise a à sa tête un Comité ayant son siège à Genève et duquel l'inspecteur scolaire Léon Bouffard assure la présidence, avec comme collaborateurs M^{me} Anny Seiler et MM. Darbellay, Favarger, Bissat, Robert Jaquet, Bornand et Turrian. Un nouvel envoi de onze tonnes de provisions, cadeaux de Noël et vêtements, est parti le 18 décembre de Genève à destination de Puigcerda. Les Amis de l'Espagne républicaine y ont collaboré ainsi que de nombreuses organisations d'entraide de Suisse allemande qui firent, à cette occasion, un magnifique effort. Une partie de ces provisions et vêtements sont destinés à des Suisses en Espagne républicaine, ainsi qu'à des Espagnols et enfants espagnols réfugiés dans diverses régions de l'Espagne républicaine. Une partie également sera acheminée de Puigcerda sur Madrid via Barcelone et Valence.

de Puigcerda. De nombreux enfants qu'abrite le sanatorium suisse et plusieurs femmes qui y travaillent sont de Madrid. Tous ont quitté la ville dès le début du soulèvement des généraux félons. Tous ont la nostalgie de leur cité où sont leurs parents et leurs amis. Ils savent que l'on vit difficilement dans la capitale de l'Espagne républicaine et ils désirent donner aux parents restés là-bas un témoignage de leur affection.

Le fourgon de la camionnette se garnit de paquets et de vivres qu'il faudra distribuer à Madrid. Le tout fut acheté à Puigcerda ou aux réserves dont dispose le sanatorium, grâce aux envois de Genève et du reste de la Suisse.

Au départ, le régent principal a réuni les enfants pour leur expliquer le but du voyage. Il s'agit, leur dit-il, de permettre au rédacteur en chef de deux journaux de Suisse romande de se renseigner sur place sur la lutte conduite par le peuple espagnol pour la défense de ses droits et de ses libertés. Quand il sera rentré en Suisse, ce rédacteur se servira de ce qu'il a vu pour gagner à la cause des républicains la partie de la population suisse demeurée indifférente jusqu'ici. Les enfants écoutent avidement. Les plus grands font des signes d'approbation et la camionnette prend le départ dans un grand bruit de vivats, d'acclamations et de souhaits de bon voyage.

Les routes espagnoles, fort bien entretenues, — les principales en tout cas, — sont réservées aux transports militaires. Les civils ne peuvent circuler en véhicules à moteur que munis d'autorisations spéciales qui, pour de longs parcours, sont rédigées comme des feuilles de route. La direction de police de Puigcerda nous accorde l'autorisation pour Barcelone où nous solliciterons le droit d'aller plus loin. Le carburant s'achète au début de chaque mois ; il n'est délivré qu'à ceux qui justifient d'une activité indispensable à la marche générale de l'économie du pays ou qui prouvent que leur activité est utile à la lutte conduite par la république contre ses agresseurs. Les bons que l'on peut se procurer de la sorte peuvent être présentés à n'importe quel garage-distributeur chargé de la répartition aux civils. Ils sont acceptés sans aucune difficulté ; le ravitaillement des voitures s'opère aisément.

Le voyage de Puigcerda à Barcelone est facile. La route, excellente, franchit un col de près de 2000 mètres, puis descend dans une vallée fertile et industrielle.

A l'entrée des localités principales, la voiture est arrêtée un instant par des postes de garde pour la vérification de la feuille de route. Ces formalités s'accomplissent avec toute la politesse espagnole. Le milicien remercie et salue, à la façon du Front populaire, et... on part.

Et voici Barcelone, la grande et belle ville aux tracés de rues et d'artères réservant l'avenir par leur ampleur. Il y a du monde à Barcelone, beaucoup de réfugiés et la vie, par ailleurs, y est intense. Le premier souci est de trouver où loger. Un bureau municipal (direction de police) renseigne les voyageurs, à partir de cinq heures du soir, au sujet des hôtels disposant encore de chambres. C'est là que nous nous adressons, Pasche et moi, et que nous trouvons ce qu'il nous faut. Ce souci éliminé, je pense aux journaux. On se les procure, à Barcelone, au prix d'autrefois ; les prix des transports sont également demeurés les mêmes. Je reviendrai plus tard sur cet aspect des choses.

La ville, ai-je dit, est fort animée — beaucoup plus, m'a-t-il semblé, qu'à fin janvier. Sous l'impulsion du gouvernement central et de l'état-major de l'armée, l'industrie de guerre a pris un grand essor ces derniers temps. On compte doubler et même tripler le rythme de la production des mois qui viennent de s'écouler. Le machinisme des fabriques a été mis au point ; le personnel directeur et les cadres ont été choisis en vue d'un rendement maximum. La main-d'œuvre qualifiée est abondante : « *C'est sur le front du travail que doit se gagner la guerre* », écrivait « *Treball* » l'autre jour, en manchette de sa première page (*Treball* est l'organe du Parti socialiste et communiste unifié, P. S. U. C.).

C'est partout que l'émulation est intense. Les Catalans entendent apporter leur large contribution à la victoire. Au siège des services de propagande pour la Catalogne, le chef, Miravittès, me rappelle qu'il y a plus de 70,000 Catalans qui participent à la défense de Madrid. La Catalogne a parfaitement compris que son sort dépend de celui du reste de l'Espagne. Elle dispose de ressources immenses, tant agricoles qu'industrielles, à peine entamées. Elle est un grand réservoir d'hommes et de puissance de travail. On comprend pourquoi, avec une constance digne d'une meilleure cause, les manœuvriers qui entourent Franco ont sans cesse tendu à obtenir une action séparée de la Catalogne. C'est un rêve chimérique, nous dit-on au siège catalan de la propagande. La Catalogne, et plus particulièrement Barcelone, entendent rivaliser de zèle avec Madrid.

Miravittès, Catalan à cent pour cent, s'en est allé sur le front de Madrid. Il a visité les troupes catalanes qui luttent avec un héroïsme qui ne le cède en rien à celui des Madrilènes. Il est revenu avec une quantité de faits et souvenirs qu'il utilise dans une série d'articles publiés par un journal de tendance libérale, à Barcelone. Les Catalans ne supportent pas que l'on mette en doute leur loyalisme et quiconque oserait parler d'une action séparée serait considéré

et traité comme un traître. Cela me fut dit par Miravittlès, chef zélé de la propagande pour la guerre de libération du fascisme en Catalogne qui, politiquement, appartient à la gauche républicaine. Cela me fut répété à la rédaction de *Treball* par notre camarade Perucho qui remplace, à la direction politique du journal, le camarade Ardiaca, mobilisé sur le front de Lerida. Perucho me dit que d'ailleurs la population de Barcelone est fortement mélangée de citoyens du reste de l'Espagne; que le Parti socialiste-communiste en est un exemple et que personne dans la gauche socialiste-communiste ne fait de différence entre la Catalogne et le reste de l'Espagne.

J'ai visité le plus grand hôpital militaire de Barcelone. On m'avait dit qu'il se trouvait là une installation fort remarquable de transfusion et d'expédition du sang sur le front de guerre. On m'a fait pénétrer dans la salle d'opération alors qu'un donneur de sang était encore sur la sellette. J'ai assisté à la fin de l'opération; puis l'on me fit voir l'ingénieux système d'expédition. Le médecin en chef me parla de toute la reconnaissance qu'il doit à nos camarades médecins Fischer de Genève et Jaggi de Lausanne, qui lui firent de nombreux envois du précieux liquide donné par des camarades de Suisse.

On me montra le fichier des donneurs de sang de Barcelone. Le personnel des chemins de fer a son casier spécial. Nombreux sont les employés des transports qui, en plus de leur travail, donnent à leur pays une partie de leur sang et contribuent ainsi à la lutte armée pour la défense de la liberté.

Mais ce que j'ai hâte de voir, c'est Madrid. C'en est assez pour un jour à Barcelone. Je rejoins Pasche qui s'est occupé des formalités du départ. Nous voici au secrétariat de la présidence du gouvernement central de l'Espagne républicaine, où le secrétaire d'Etat Esplà, homme que l'on a vu souvent à Genève accompagnant la délégation espagnole, nous souhaite bon voyage et nous donne quelques renseignements précieux pour la route. Nous avons le plaisir de saluer le chef de presse de la présidence, Hidalgo, qui nous fournit des renseignements prouvant le souci de justice et d'équité dont ont fait preuve les autorités judiciaires à l'égard de divers citoyens suisses compromis dans des affaires de droit commun ou dans la tentative de rébellion du début de mai.

Nous ne quittons point Barcelone sans rendre visite à un Suisse fort connu, M. Gertsch, représentant en Espagne de firmes suisses. Il nous parle en termes convaincus de la juste cause défendue par les républicains espagnols et il nous exprime ses regrets du peu de compréhension dont font preuve de prétendus libéraux suisses,

ses amis politiques d'autrefois, au sujet du drame espagnol. Enfin, il nous charge de quelques provisions pour des amis de Madrid.

Et nous voici en route pour Valence, la camionnette pleine comme un œuf.

De Barcelone à Madrid

A la sortie de Barcelone, nous nous engageons sur la route qui borde la mer et qui rejoint la grande artère à quelques dizaines de kilomètres de Tarragone. Le paysage est merveilleux; il rappelle celui de l'Esterel entre Cannes et Toulon. Seule la végétation est un peu différente. Déjà apparaissent, en plein vent, les orangers et les citronniers. La route en zigzag domine la mer, çà et là des postes de garde surveillent le large où, au loin, croisent les vaisseaux ennemis, tant italiens et allemands que franquistes. Tout en haut, dans le ciel, se meut un avion dont il est impossible de dire s'il est ami, donc chargé de la sécurité du pays ou si, ennemi, il opère un vol de reconnaissance. L'essentiel est qu'il ne se livre à aucun bombardement.

Voici Tarragone, chef-lieu de l'une des plus riches provinces de Catalogne. Une fois de plus, j'admire — comme j'avais pu le faire en janvier — sa magnifique terrasse bordée d'immenses palmiers dominant la mer. On ne passe pas à Tarragone sans arrêt à l'hôtel de l'Europe où se servent des repas de guerre, certes, mais sains et abondants, avec oranges et mandarines à discrétion. Un fort plat de riz valencienne, ce qui signifie du riz apprêté aux fruits de mer, coquillages et poisson, calme l'appétit le plus exigeant; le tout est arrosé d'excellent vin; le pain est rationné, mais il est sur la table.

Tortosa est à l'embouchure de l'Ebre, dont les traces de débordement, suites des pluies sur le front d'Aragon, demeurent très apparentes. L'eau, et surtout la boue, recouvrent les deux côtés de la route qui, sur un certain parcours, fut mise à mal par l'inondation; mais déjà de nombreuses équipes de cantonniers la réparent. Toute cette boue laissée par les eaux qui se sont retirées est la providence des planteurs de riz. Elle assurera la prochaine récolte. Les rizières de Tortosa sont extrêmement productives. L'Ebre est sagement rentré dans son lit où il roule des eaux encore boueuses des pluies de l'Aragon et plus spécialement de la région de Zaragosa.

Après Tortosa qui se trouve exactement à mi-chemin de Barcelone à Valence, soit à 190 kilomètres de l'une et l'autre de ces deux villes, on arrive rapidement, après avoir franchi quelques collines,



D^r NEGRIN
Président du Gouvernement de l'Espagne républicaine

dans la région merveilleuse des orangers. La récolte cette année est de toute beauté. Les fruits sont abondants. La cueillette a commencé en divers endroits. Des deux côtés de la route, les vergers de la production des oranges, mandarines et pamplemousses remplacent les alignements en quinconces des plantations d'oliviers que l'on trouve sur tout le territoire espagnol, y compris sur l'âpre plateau de la province de Madrid.

Nous n'avons stationné à Valence que le temps de passer la nuit, de nous munir d'essence pour le départ prudemment fixé à cinq heures du matin, afin d'arriver aux portes de Madrid avant la tombée de la nuit. Valence se ressent à peine du départ du gouvernement; les rues — il est vrai que le temps est très doux — sont animées par une population affairée discutant passionnément les faits du jour.

A quatre heures, nous préparons le départ pour cinq heures, qui sonnent alors que le moteur de la Ford se met en marche.

L'horizon du côté du plateau ibérique est marqué d'une forte ligne de nuages. Nous abordons avec la pluie, qui ne nous quittera plus jusqu'à Madrid, les premiers contreforts de la chaîne, nous élevant de sept à neuf cents mètres au-dessus de la mer.

Quelques bourgs agricoles et viticoles, Requena et Utiel, grand centre de production de vins, et voici Minglanilla, dernière localité de quelque importance avant le long parcours qui doit nous amener à Tarancon — c'est-à-dire à environ 80 kilomètres de Madrid. A Minglanilla s'arrêtent la plupart des conducteurs des longues files de camions ravitaillant Madrid. Il y a là une sorte d'auberge au sol en terre battue où, sur un fourneau ressemblant à s'y méprendre à un tonneau à benzine ouvert aux deux extrémités, bout de l'huile d'olive où l'on place un long ruban de pâte qui, sorti de cebain, est délicieux à croquer. Dans un coin du « local » se fait le café. Ainsi réconfortés, nous partons, après avoir ouï des conversations des conducteurs et des habitants de l'endroit que n'émeuvent guère — beaucoup moins que nous autres en Suisse — les prouesses guerrières du fascisme international. Ils savent « qu'ils les auront » et que ce sera long, mais l'Espagnol est d'une patience et d'une ténacité que rien ne peut décourager.

Des kilomètres et encore des kilomètres... peu d'habitations, en général situées à quelques centaines de mètres de la grand'route. La chaussée, en dépit du fort trafic, est aussi bien entretenue que la route de Genève à Lausanne.

Voici Tarancon, dont il fut question récemment dans les communiqués sur les bombardements opérés par l'armée franquiste. Le bourg, très peuplé, est situé à l'intersection des routes arrivant

de Valence et de Cuenca vers Madrid. Les habitants s'occupent de travaux agricoles.

Peu après Tarancon, on quitte la grande artère réservée à l'armée et, par des voies secondaires, on rejoint, peu de kilomètres avant Madrid, la route de l'Aragon qui, de Madrid, conduit directement, en temps normal, à Barcelone via Zaragoza.

Nous remarquons sur certains passages la ligne ferrée en construction qui, de Valence via Cuenca et Tarancon, doit permettre un allègement de la route pour le ravitaillement de Madrid. Des hommes en quantité sont occupés à ces travaux.

Enfin Madrid. L'entrée se fait le plus aisément du monde, après vérification de la feuille de route à divers postes de garde. Le premier coup d'œil — nous sommes ici à l'opposé du front — nous laisse l'impression d'une vie normale. Les habitations ne paraissent pas avoir souffert.

Après quelques centaines de mètres vers le centre de la ville, sur la grande voie de circulation, se constatent les effets de la guerre. A la place Colon, une statue, œuvre d'art, est encapuchonnée de sacs de sable et d'une forte couche de terre qui la protègent des bombardements.

Les habitants circulent tranquillement. Les enfants, nombreux encore, jouent avec entrain sur la chaussée et les trottoirs, les femmes, toujours vêtues avec un certain souci d'élégance, vaquent à leurs occupations, soucieuses de l'approvisionnement du ménage. Ainsi vit Madrid, ville d'un million d'habitants, martyre de la criminelle agression fasciste se manifestant par des bombardements quasi quotidiens qui durent depuis plus de douze mois. Le canon tonne ! Ce sont nos batteries qui sont en action ! — nous dit un habitant que nous interrogeons. Le front ennemi est à quinze cents mètres d'où nous nous trouvons. Demain, nous le verrons à moins de deux cents. En attendant, il faut chercher un gîte. Ce sera l'occasion de remettre une partie des paquets destinés à diverses familles de Madrid. Nous allons tout bonnement chez le frère de l'une des camarades occupées au sanatorium de Puigcerda et qui fut, avant la guerre civile, chargée des travaux de nettoyage de l'un des ministères formant le gouvernement de l'Espagne.

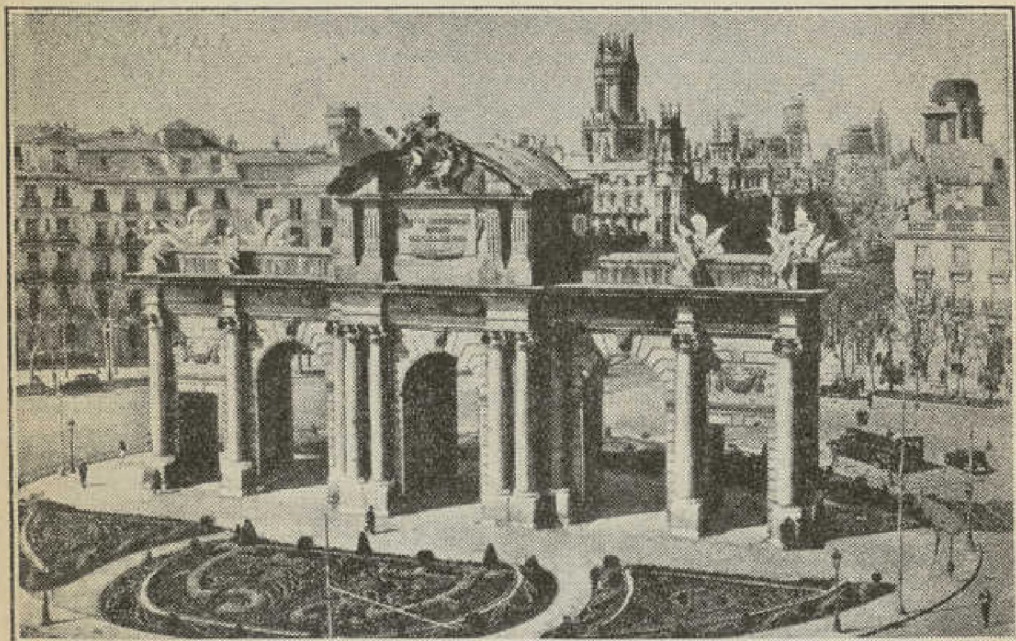
Notre réception dans un ménage fort modeste de la rue Montelión fut chaleureuse. Nous nous sommes ainsi plongés en pleine vie familiale de l'héroïque population madrilène. Nos premières constatations furent pour nous une leçon de courage tranquille et de modestie quand nous avons comparé les sacrifices de chaque jour du peuple de Madrid à nos propres efforts.

Madrid

Vie familiale — Le Cercle protestant

La famille de Alfonso Garrido, employé à l'Automobile-club de Madrid, était à table au moment où nous avons frappé à la porte de son appartement de la rue Monteléon, située à moins d'un kilomètre de l'hôpital clinique du groupe la Cité universitaire. Il n'y a

MADRID — Avant les bombardements fascistes



Porte d'Alcalá

pas d'enfant. Le ménage reçoit à sa table — pour faciliter les approvisionnements qui se font en commun — le frère, la sœur et la mère de la compagne de Garrido. C'est tout ce monde que nous trouvons réuni entre deux et trois heures de l'après-midi, moment où, en Espagne, on prend d'ordinaire le repas du milieu du jour.

De nouveaux couverts sont mis et l'on nous sert une soupe excellente à la farine rôtie, habilement relevée d'oignons et autres

condiments. Il y a du pain sur la table. Un plat de farineux complète le repas auquel s'ajoute la boîte de « chichas » que nous offrons et quelques fruits que le ménage put se procurer à Madrid.

« Disposez de tout ce qui est ici », nous dit Garrido en nous conduisant au fond de la cuisine où se trouvent quelques objets pour la toilette et l'eau apportée dans un récipient. La grand-maman a les yeux brillants de larmes de joie. Elle est heureuse d'apprendre les nouvelles de Carmen qui est à Puigcerda; heureuse de savoir que nous allons amener à cette dernière ses quatre enfants dont elle est séparée depuis plus de seize mois. Mais il faut faire vite, car nous entendons ne point perdre notre temps à Madrid. Nous avons des paquets à distribuer — tout d'abord — et nous devons atteindre les services de propagande pour la visite du front et des quartiers détruits de Madrid.

Un coup d'œil encore à l'appartement que nous occupons. C'est évidemment celui d'un militant du Front populaire peu habitué aux distinctions subtiles. Au mur de la minuscule chambre commune sont accrochées, en un seul bouquet, trois photographies. Ce sont celles de Pablo Iglesias, le leader socialiste, de Durutti, anarchiste, et de Pasionaria, communiste. Le Front populaire, dans l'esprit des travailleurs espagnols, est formé aussi bien de l'une que de l'autre de ces trois tendances. L'ouvrier et l'employé madrilènes sont unitaires avant tout. Ils ne comprennent point les divisions en face de l'adversaire commun. Plus tard, notre hôte nous a montré sa carte de membre du Parti communiste et il nous a initié sur le travail de sa cellule.

Nous voici en route pour la distribution des précieux colis dont nous sommes chargés. Le premier fut pour un Suisse, citoyen de l'Oberland bernois. C'est sa sœur ou parente, infirmière à Puigcerda, qui nous en a chargé : Nous trouvons le destinataire en plein travail de jardinage autour de l'immeuble occupé par le Cercle protestant de Madrid. Il n'est pas peu surpris de s'entendre interpeller dans sa langue maternelle — je m'applique à lui parler en authentique suisse-allemand appris autrefois à Interlaken. Il me montre à main droite, à l'entrée des dépendances du Cercle, les effets d'un obus sur la remise aux outils, mais la maison principale ne fut point touchée. Il nous dit que quelques jours auparavant un enfant fréquentant le collège « El Porvenir » du Cercle protestant eut la joue traversée par une balle. Mais les cours continuent, cela va sans dire. Le Cercle protestant est dans un quartier placé sous le feu de l'ennemi occupant encore une partie de la Cité universitaire.

Nous demandons à notre concitoyen de Thoun ce qu'il pense de Madrid et de ses habitants. Il nous répond qu'il n'a nullement

l'idée de quitter la ville qu'il habite depuis quatre années déjà. Il fait l'éloge de la bravoure des Madrilènes et il se dit heureux de partager leur sort.

Nous continuons la tournée de distribution sous l'experte conduite de Garrido qui nous mène directement au but. Un incident

MADRID — Avant les bombardements fascistes



Une rue de Madrid

à ce propos vaut la peine d'être noté : Dans un quartier de petits employés, nous avions à déposer le cadeau d'un enfant de Puigcerda à ses parents demeurés à Madrid. Ils étaient absents et, soit par fatigue du voyage, soit par distraction, nous laissons le paquet

sur les marches de l'escalier. Il était six heures du soir. Le lendemain matin, Pasche se souvient de l'oubli. On repart pour constater ce qui est arrivé et pour réparer si possible, par d'autres provisions, le paquet disparu. Nous le trouvons chez la concierge qui, rentrée à dix heures du soir, en a pris soin. Le paquet est remis à son légitime propriétaire et, la vertu méritant une récompense, nous apportons quelques boîtes de lait condensé à la camarade concierge enchantée de l'aubaine.

Ces multiples devoirs accomplis, nous visitons la Maison du Peuple située dans un quartier qui a passablement souffert — quoique encore habité — des bombardements. La Maison du Peuple est toujours le lieu de rendez-vous des organisations ouvrières de Madrid, syndicales et politiques. Nous y trouvons des camarades qui ont des affaires de travail et de solidarité à régler. Là, rien ne paraît avoir changé au cours des seize mois de guerre civile. La Maison du Peuple fut et demeure l'un des laboratoires de la résistance de Madrid aux efforts du fascisme.

Encore un coup d'œil en ville et nous renverrons la suite à demain.

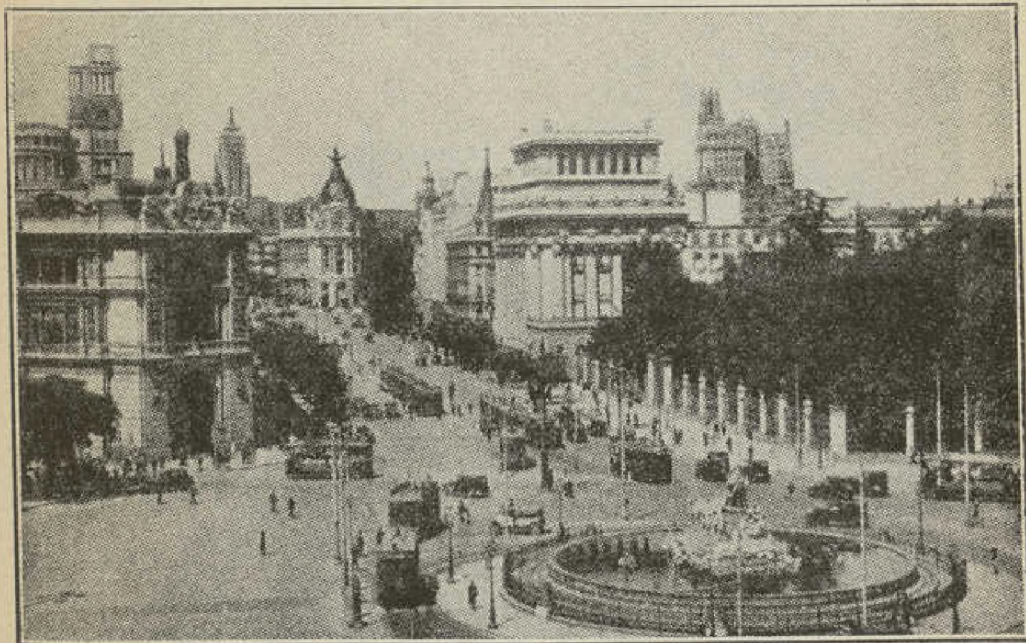
Plusieurs édifices portent les traces du vingtième anniversaire de la révolution russe. Ainsi, l'ancien hôtel Palace, aujourd'hui affecté aux services des transports par véhicules à moteurs. De larges banderoles exaltant l'œuvre des révolutionnaires russes et des portraits de Lénine et Staline ornent les murs. D'autres inscriptions rappellent l'aide apportée par le Mexique à l'Espagne républicaine. Russie et Mexique sont les pays amis des Madrilènes, comme du reste de toute l'Espagne loyale.

A d'autres édifices s'accrochent de grands portraits de Durutti, leader anarchiste mort en défendant Madrid il y a une année. C'est le premier anniversaire qui est ainsi fêté. Et c'est dans toute l'Espagne républicaine — aussi bien à Barcelone qu'à Valence, à Madrid ou à Cuenca qu'il en est ainsi. Nous avons retrouvé ces mêmes inscriptions en faveur de la Russie et du Mexique et également celles rappelant la mort de Durutti dans tous les lieux habités de l'Espagne républicaine.

Ayant ainsi vu de nos yeux et par nos propres moyens le premier visage de Madrid, nous pensons qu'il est temps de nous annoncer au service de propagande que dirige le très serviable directeur José Carreño. C'est là que s'arrange le reste de notre séjour à Madrid. Il est entendu qu'après la première nuit passée chez les amis où nous sommes arrivés, rue Monteléon, nous serons transférés à l'hôtel. Effectivement, dès le lendemain matin, à la première heure, une voiture nous prit à notre domicile d'où nous fûmes transportés

à l'hôtel Victoria. Mais, auparavant, nous avons tenu à passer notre première soirée à Madrid avec nos nouveaux amis. Tout en me montrant la chambrette que je devais occuper, Garrido me fit voir par la fenêtre les effets d'une bombe sur un immeuble voisin à moins de cinquante mètres. Il me montra la corniche du toit de notre maison fortement écornée par un obus et il me fit comprendre

MADRID — Avant les bombardements fascistes



Place de Castelar et rue de Alcalà

que, dans ces conditions, il valait mieux tenir la fenêtre et les volets rigoureusement clos, afin que ne filtrât aucune lumière pouvant permettre à l'ennemi de diriger son tir.

Tandis que ces mots étaient échangés, on entendait au dehors le son du canon, musique familière aux oreilles des habitants de Madrid. C'est leur berceuse.

Les quartiers détruits

José Carbò est le directeur du journal républicain *Politica*. C'est à sa complaisance que j'ai dû de pouvoir visiter une partie détruite de la ville de Madrid. Le quartier est militairement gardé et les civils n'y pénètrent qu'avec une autorisation spéciale.

Que dire de ce que l'on a vu. Ici un trou énorme dans le sol — c'est une bombe de 500 kilos qui l'a produit. Autour de la place ainsi bouleversée pas une façade n'est demeurée entière. Voici plus loin une rue où les murs de chaque maison sont en partie



A Madrid : Immeubles détruits par les bombardements fascistes



A Madrid : Immeubles détruits par les bombardements fascistes

écroulés. On aperçoit des restes de meubles. Ici un ascenseur, plus loin une baignoire démolie. Le quartier était habité par des employés d'une certaine aisance. Les constructions étaient relativement récentes. Les rues sont tracées en ligne droite et les chaussées sont spacieuses. Carbò me montre, dans un immeuble en partie détruit, l'emplacement de son ancien appartement dont rien n'est resté ! Sa bibliothèque et son contenu n'existent plus. Il habite maintenant dans l'un des quartiers de Madrid les plus éloignés de la ligne de feu.

Plus loin, on me montre l'emplacement d'un cinéma devant lequel une bombe tua une douzaine de spectateurs qui attendaient

leur tour pour prendre leur billet d'entrée. Une heure après, il y avait une nouvelle queue d'amateurs devant les guichets. La vie compte peu en temps de guerre. Maintenant, le cinéma est fermé. Il se trouve dans la zone détruite, interdite au public.

Le quartier, dans son ensemble, offre un aspect de désolation et de tristesse indescriptibles. Cependant, à chaque carrefour veillent des patrouilles de miliciens. On se trouve très près du front. C'est par là que Franco crut pouvoir pénétrer dans Madrid. Toutes les rues sont fermées par des barricades de pierre hâtivement dressées au moyen des pavés recouvrant chaussées et trottoirs.

La bombe d'aviation a des effets redoutables. Tombant perpendiculairement, elle pénètre profondément dans l'immeuble, parfois jusqu'au sous-sol, et là son éclatement a des conséquences



Madrid : Le silence de mort des quartiers détruits



A Madrid : Immeubles détruits par les bombardements fascistes

désastreuses. Les bombardements d'artillerie, par contre, sont plus dangereux pour les passants et les habitants des appartements que pour les immeubles eux-mêmes. Les constructions en béton armé résistent merveilleusement. On me signale que la centrale téléphonique a été touchée par plus de six cents obus. Elle est encore debout et ses quatorze étages se dressent majestueusement au-dessus de Madrid.

J'ai visité, au centre de Madrid, l'immeuble qui abrite en ce moment le parti de la gauche républicaine. La salle principale est ornée par un immense portrait du président Azana. La maison, luxueusement conçue, compte six étages. Le ciment armé fut large-

ment utilisé pour sa construction. Le concierge nous a fait voir plus de soixante trous et traces de projectiles d'artillerie et non des moindres. Une poutrelle en fer, de la dimension d'un rail de chemin de fer, a été tranchée net, ses deux extrémités pendent, tordues, à l'intérieur d'une pièce. Mais à côté, d'autres poutrelles de même dimension n'ont pas été touchées. Le résultat est un gros trou recouvert par des planches. Le plafond formant terrasse tient parfaitement. L'ascenseur également touché est encore utilisé. Plusieurs marches des escaliers en pierre ont été détruites. On les a remplacées par des planches et l'on passe là-dessus sans danger.



Madrid : Eglise Corazon de Maria, à la rue Roso de Luna, détruite par l'aviation fasciste



Faubourgs de Madrid

On arrive de la sorte au sommet des six étages et de là on peut observer le front qui s'étend derrière le Manzanarès, de Carabanchel à la Cité universitaire. Au premier plan sont les toits de Madrid. Qui saura en décrire la poignante tristesse?

Ces pauvres toits d'humbles maisons, où les jours s'écoulaient tranquilles, ont tous été touchés à de bien rares exceptions. Tous portent des traces d'obus, bouchées par des moyens de fortune. Les yeux du directeur de *Política*, pourtant habitués à ce spectacle, se voilent de larmes — et je n'arrive pas à cacher l'émotion qui m'étreint.

Pourtant, en bas, la vie continue, presque paisiblement. Deux fillettes, hautes comme une botte, sautent à la corde avec application, comptent et recommencent sans se lasser. Une mère de famille s'en va aux provisions, le service municipal s'occupe de la propreté de la rue. Un paysan pousse son âne chargé de quelques légumes. Mais, au loin, le canon tonne. Les toits de Madrid demeurent menacés. La destruction systématique peut reprendre d'un instant à l'autre. Et les chancelleries se taisent. Et les démocraties ne bougent pas devant le plus grand des crimes qu'ait connu l'histoire du monde : la destruction d'une ville qui, depuis plus de douze mois, a cependant prouvé, par les prodiges d'héroïsme de ses habitants, qu'elle ne veut pas mourir.

Y a-t-il encore une conscience humaine ? Les hommes qui nous gouvernent chez nous et ailleurs ne comprendront-ils pas bientôt que leur silence d'aujourd'hui les désigne comme les complices des criminels qui détruisent Madrid et que, demain, les peuples ayant enfin compris, les traiteront comme tels.

Les statistiques établissent qu'un cinquième des habitations de Madrid, ville de plus d'un million d'habitants, ont subi une complète destruction. Cela fait une agglomération grande comme Zurich ou près de deux fois Genève.

C'est ça le monde moderne en cette fin de régime capitaliste. Eden et Chamberlain peuvent être fiers de leur œuvre et d'autres fiers de les avoir suivis.

Les arts et la culture

Les soucis de Messieurs les Anglais

Maria Teresa Léon, directrice des théâtres de Madrid, et son mari, le poète et littérateur Alberti, sont les animateurs d'un centre intellectuel madrilène, dont le siège est la maison de l'alliance des intellectuels antifascistes.

C'est de là qu'est sortie l'organisation des artistes, peintres, dessinateurs et littérateurs qui, dès le début de la guerre civile, prit soin du trésor artistique de l'Espagne.

Le mot d'ordre donné à tous les miliciens fut rigoureusement suivi : Aucune œuvre d'art, aussi minime fût-elle, ne devait être détruite ou soustraite au patrimoine national. Tout devait être apporté en des lieux désignés où le classement devait s'exécuter.

C'est ainsi que plus de 16,000 tableaux et œuvres d'art furent recueillis et apportés au musée du Prado. Ces trésors furent sous-

traits, dans les villes et villages, à l'envahisseur fasciste et à sa rage de destruction.

Le Comité de sauvegarde du trésor artistique de l'Espagne a tout classé et catalogué. J'ai vu le travail d'organisation et de fiches tel qu'il fonctionne au musée du Prado. Maria Teresa León m'a elle-même expliqué comment et avec quel soin religieux les miliciens anarchistes, communistes et socialistes ont apporté ce qu'ils trouvèrent dans les maisons abandonnées. Elle m'a indiqué comment les tableaux et tapisseries les plus précieux furent emballés, sous la direction d'experts en ces sortes de choses, chargés sur des camions et conduits à Valence où ils furent placés, à l'abri des bombardements et de l'humidité, à la Torre de Serranos. Les peintures et reliques religieuses, les crucifix et les sculptures où l'on voit le Christ sur sa croix ne furent pas traités avec moins de soins, par les miliciens « sans Dieu », que les autres parties du trésor artistique de l'Espagne.

On fit mieux ! Des tableaux de grand prix, des Goya, des Velasquez, des Raphaël, et surtout des Greco étaient voués à l'irréversible destruction de l'humidité et des poussières par leurs propriétaires qui, n'en connaissant point la valeur, les laissaient sans aucun soin. Ces tableaux sont aujourd'hui au Prado, entre les mains de peintres restaurateurs que j'ai vus à l'œuvre. Leur travail patient rend aux œuvres des grands maîtres leurs couleurs et leur éclat d'autrefois.

Si le Gouvernement anglais ne s'est guère occupé jusqu'ici des massacres de femmes et d'enfants, il est juste de reconnaître que l'ancien directeur du British Museum, sir Kenyon, s'est ému à la pensée qu'une partie du trésor artistique de l'Espagne pourrait disparaître. Le duc d'Albe s'était activement occupé, à Londres, de répandre la légende de la destruction des œuvres d'art par les hommes « incultes » du Front populaire espagnol. D'où les inquiétudes de sir Kenyon qui en fit part au public anglais dans une lettre publiée dans le numéro du 20 juillet 1937 du grand journal conservateur anglais, le *Times*. La lettre se terminait en ces termes :

« Le gouvernement de l'Espagne républicaine a-t-il une raison quelconque de ne point faire connaître au monde les mesures qu'il a prises pour garantir la sécurité des trésors artistiques desquels il est responsable, trésors qui sont non seulement le patrimoine de l'Espagne, mais du monde entier ? Si le gouvernement républicain pouvait lever l'inquiétude des amis de l'Espagne, il augmenterait grandement son crédit. »

Disons, entre parenthèses, que l'on aimerait beaucoup voir le Gouvernement anglais augmenter son propre crédit en ne se rendant

point complice, par de tortueuses manœuvres diplomatiques, des criminels agissements des gouvernements fascistes.

A la suite de la parution de la lettre de sir Kenyon, dans le *Times*, l'ambassadeur d'Espagne à Londres, Pablo Azcarate, fit paraître, dans le même journal, une lettre invitant le dit sir Kenyon à se rendre en Espagne pour y constater, sur place, ce qui avait été fait en vue de la sauvegarde du trésor artistique.

Sir Kenyon répondit favorablement à cette invitation et il partit pour l'Espagne, accompagné de J. M. Mann, directeur de la « Wallace Collection de Londres ». La visite de ces deux Messieurs fut concluante. Ils ont fait part de leurs impressions, avant de quitter Valence, dans une lettre adressée à la Junta centrale du trésor artistique. Nous y relevons le passage qui suit :

« Je me fais un plaisir de vous féliciter, vous et vos collaborateurs, de l'œuvre admirable qui a été réalisée pour protéger les trésors de l'art. C'est merveille qu'en des temps si difficiles, vous ayez pu faire tant de choses aussi rapidement. Vous avez mérité la gratitude de tous ceux qui désirent que les trésors d'Espagne, qui sont les trésors du monde entier, puissent être sauvés des horreurs de la guerre. »

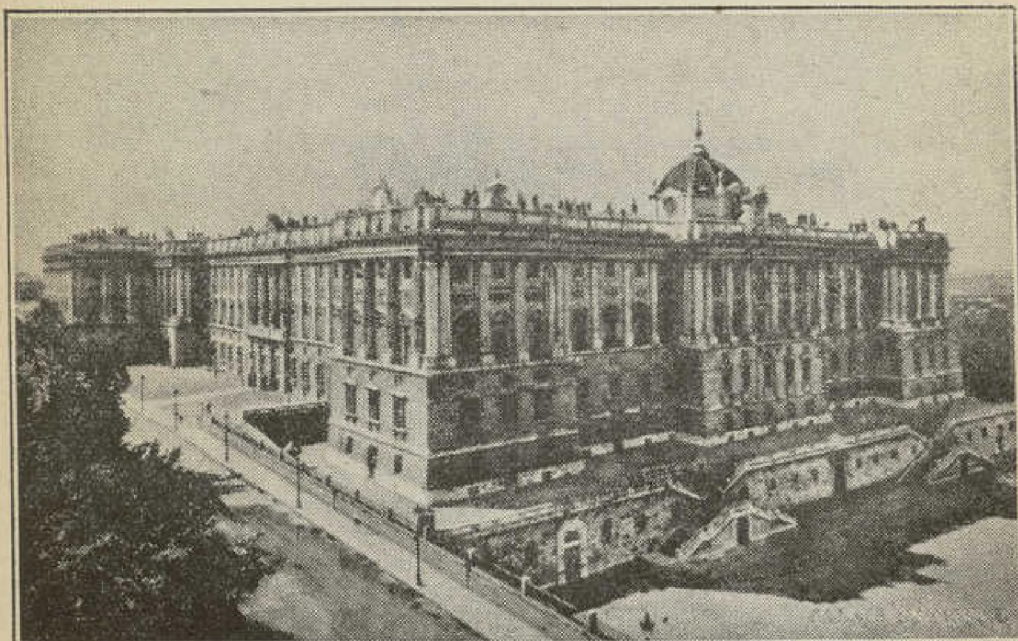
Plus tard, rentrés à Londres, les experts anglais publièrent leur rapport dans les numéros des 3 et 4 septembre du *Times*.

L'ensemble du rapport fait à nouveau l'éloge de tout ce qui fut entrepris, en Espagne républicaine, pour sauver le trésor artistique. Il cite comment cinq cents des plus précieux tableaux du Musée du Prado à Madrid furent transportés à Valence à la Torre de Serranos, édifice éloigné de la mer, hors de la ville et situé dans un endroit où il est peu probable qu'il soit bombardé : La tour, du reste, est renforcée par des travaux en béton armé : chaque tableau est contenu dans une caisse extrêmement solide et à l'abri du feu. Le rapport cite que cinq mille précieux manuscrits de la Bibliothèque nationale, plus de neuf mille mètres de tapisseries rares et trois cents incunables de la cathédrale de Valence sont traités avec le même soin en la « Torre de Serranos ».

Il convient d'ajouter que l'on s'occupe en ce moment du transfert au musée du Prado à Madrid des richesses artistiques et historiques se trouvant au Palais national — ancien Palais royal — situé très près de la Casa del Campo. J'ai vu un très grand nombre d'armures de toutes les tailles, et souvent d'une grande richesse, entassées dans l'une des salles du Prado. Plusieurs de ces armures portent des traces de la mitraille, sont percées de trous et ont des bras ou jambes enlevés. Ce sont les effets du bombardement du Palais national par les armées fascistes.

Mais bientôt tout sera à l'abri au Prado où les salles sont renforcées par des travaux qui doivent leur permettre de résister aux bombardements toujours possibles. L'édifice lui-même est protégé.

En voilà assez pour détruire la légende d'un Front populaire inculte et barbare, destructeur des richesses artistiques. La vérité



Palais national, ancien Palais royal, situé tout près du front de Casa del Campo. Les bombardements fascistes ont causé de grands dommages dans les collections que l'on transporte actuellement au Musée du Prado

est que les destructions que l'on constate à Madrid sont, sans exception, l'œuvre du fascisme criminel et guerrier.

Le Front populaire construit. Il étend à l'ensemble du peuple le bénéfice de la culture. Il crée une société plus largement humaine, juste et noble.

Entretiens avec des pasteurs

J'eus l'occasion de rencontrer à Madrid le pasteur Jézéquel, vice-président du Rassemblement universel de la paix. Entouré d'un cercle de journalistes à l'hôtel Victoria, il donnait libre cours à ses impressions. Voici ce que j'en ai retenu :

« A Barcelone et à Madrid — c'est le pasteur Jézéquel qui parle — j'ai fait le tour des églises protestantes et tous les pasteurs m'ont dit leur attachement au gouvernement républicain. La République leur a donné, en effet, ce que la monarchie leur avait toujours refusé : *le droit d'exercer librement leur culte publiquement, et ce droit ils continuent à en jouir librement, à travers toute l'Espagne républicaine.* »

Vous avez bien entendu, protestants de Suisse romande ! Telle est l'opinion d'un pasteur qui ne s'est point contenté des communiqués de Salamanque, de Burgos et de Séville, mais qui est allé sur place pour se renseigner. Et voici comment continue le pasteur Jézéquel au sujet de ce qui se passe en Espagne rebelle :

« De nombreux pasteurs ont été fusillés par des franquistes uniquement parce qu'ils étaient pasteurs. Ici, au contraire, la Bible, chose curieuse, ne s'est jamais tant vendue que depuis la rébellion. Un pasteur français nommé Faivre a jadis édité le Nouveau Testament en l'accompagnant de notes et de commentaires anticléricaux. Cette édition vient d'être traduite en espagnol, et elle a en ce moment un grand succès parmi les soldats qui l'appellent le Nouveau Testament antifasciste. »

Et voici ce que pense le pasteur Jézéquel de l'ordre qui règne en Espagne et qui, en effet, est particulièrement remarquable :

« Je suis très frappé de l'ordre qui règne en Espagne républicaine. On sent que le gouvernement a tout en mains, et qu'il y a une union étroite entre tous les partis du Front populaire. Mais la tranquillité de Madrid est ce qui me surprend le plus. Ce matin même, des fenêtres d'un collège protestant, j'ai vu non seulement les lignes fascistes, mais des soldats ennemis ! Et pendant ce temps il y avait des enfants qui étudiaient dans le collège et qui jouaient dans la cour. »

Enfin, le pasteur Jézéquel dit ce qu'il pense de l'attitude de l'Angleterre protestante :

« Je suis très préoccupé par l'attitude de l'Angleterre qui vient d'envoyer des agents commerciaux chez Franco, ce qui est un premier pas vers la reconnaissance de la belligérance.

Demander à l'Italie et à l'Allemagne d'assurer la non-intervention, c'est exactement comme si l'on demandait à des cambrioleurs de prendre des mesures contre leurs propres cambriolages. »

Puis, dans une conversation à bâtons rompus, le pasteur Jézéquel ne craint pas de marquer toute son indignation à l'égard de la politique de non-intervention telle que la comprend le Comité de Londres. Il souligne que les méthodes actuelles des diplomaties de Londres et de Paris conduisent tout droit à une conflagration générale. Il pense que Mussolini profite de la situation pour renforcer son intervention contre l'Espagne républicaine.

Nous allions quitter Madrid vers les huit heures du matin, quand je vis accourir vers la camionnette un pasteur de la ville que j'avais rencontré la veille auprès du pasteur Jézéquel. Je n'ai malheureusement pas retenu son nom. Il portait un petit tract où se trouvaient consignés les quelques faits que voici :

A la Puerta de Hierro un milicien anarchiste vit quatre gars grièvement blessés. Le médecin déclarait qu'il ne valait pas la peine de s'en occuper, car ils n'avaient plus que pour quelques minutes à vivre. Notre milicien demande à l'un d'eux s'il a encore un désir à exprimer. Le mourant répond qu'il désire prier, mais qu'il ne se souvient pas des paroles de « Notre père... » Et c'est alors le milicien anarchiste et sans-Dieu qui, lui, s'en souvient, et les récite. Et le pauvre garçon meurt satisfait.

Mais le milicien n'est pas croyant. Il l'a dit au pasteur que cette histoire émerveille. Et le pasteur de répliquer : Vous n'êtes peut-être pas croyant, mais c'est Dieu qui s'exprime dans vos actes et vos paroles. De grosses larmes coulaient sur les joues du pasteur alors qu'il me racontait ce qui précède et me priait de prendre quelques tracts relatant les faits.

La conversation continue. Le pasteur s'exprime d'une voix qu'étrangle la colère :

« Ils (c'est-à-dire les réactionnaires du reste de l'Europe, *Réd.*) parlent toujours des rouges... des rouges. Ces « rouges », ce sont les prolétaires de Madrid. Je les connais mieux que ceux qui ne sont jamais venus en Espagne que pour y prendre du bon temps. Ces prolétaires ont du cœur; ils ont des sentiments qu'ils ne savent pas toujours exprimer, mais que l'on retrouve dans leurs actes. Ils ont plus de sens de ce qui est humain et ont une autre compréhension des devoirs des hommes qu'un Eden ou un Chamberlain. »

Cette opinion d'un pasteur de Madrid valait la peine d'être relevée et opposée aux discours de Londres et autres lieux.

Il faut encore ajouter, puisque nous en sommes au chapitre de la religion et des églises, que dans leur rapport sur leur séjour en Espagne, sir Kenyon, ancien directeur du British Museum, et M. J. G. Mann, de la Wallace-Collection de Londres, ont constaté que les destructions d'églises ont surtout été accomplies par les bombes des aviateurs fascistes.

Quand donc ceux qui se disent les chefs de l'Eglise protestante de chez nous oseront-ils reconnaître ces faits et proclamer la vérité?

La vie quotidienne - Cinémas et théâtres

La prison

Si le bruit de la canonnade quotidienne et le tac-tac des mitrailleuses ne rappelaient pas qu'on est en guerre, Madrid aurait l'aspect d'une ville ayant souffert d'un cataclysme naturel, et où les habitants, vaquant à leurs occupations habituelles, s'apprêtent à reconstruire ce qui fut détruit. Les enfants, nombreux encore, jouent, vont à l'école et aident leurs parents dans les menus travaux. Les trams circulent jusque tout près des premières tranchées de défense. Les automobiles militaires et de l'administration civile ainsi que celles des particuliers pouvant justifier d'une activité utile à la défense de la ville sillonnent les rues. La police est fort peu apparente. Il y a, chez tous les habitants de Madrid, une discipline volontaire qui est frappante. On sent chez chacun le désir de ne compliquer en rien la tâche des hommes chargés de la responsabilité et de l'organisation de la résistance armée contre le fascisme.

Dès la pointe du jour, de forts camions et des autocars emmènent sur les chantiers de travail les ouvriers et spécialistes chargés des travaux de défense, de la construction ou de l'entretien des routes des environs immédiats de la ville ainsi que de la construction de la ligne de chemin de fer qui doit permettre un meilleur ravitaillement. D'autres ouvriers et ouvrières par centaines et milliers s'acheminent vers les usines dont certaines se trouvent très près du front.

J'eus l'occasion de visiter, de haut en bas, des salles de rédaction à la clicherie et à la rotative, une grande imprimerie où se publient, au moyen du même matériel, le journal *Politica*, organe de la gauche républicaine, et le *Mundo Obrero*, organe du Parti communiste. J'ai assisté, au milieu de la nuit, aux travaux de composition sur linotypes et à la mise au point des clichés photographiques. Le personnel

travaillait exactement avec la même tranquillité et le même soin qu'il l'aurait fait chez nous. Mais le directeur était soucieux; il avait beaucoup plus de copie que de place. Le papier réservé aux imprimeries est strictement rationné. Il ne s'importe pas. On se contente, à Madrid, de celui qui est fabriqué sur place, dans une usine à 500 mètres du front, avec les vieux chiffons et débris de papier, carton, etc. On le livre, jour après jour, au fur et à mesure des disponibilités, aux imprimeries. Les directeurs de journaux doivent se contenter de ce qui leur est fourni comme qualité et quantité.

Les cinémas et théâtres sont ouverts. On joue des pièces composées à Madrid ou traduites du russe et on passe les films de tous les studios du monde — à l'exception de ceux de pays fascistes.

J'ai assisté à une représentation théâtrale d'un auteur madrilène, le poète et littérateur Alberti — si je ne fais erreur. Les jeux de la scène tournaient en ridicule les gens de la cinquième colonne qui, à Madrid, attendent depuis plus de seize mois, derrière leur poste radiophonique où ils écoutent les nouvelles de Salamanque, la chute de la ville et l'entrée triomphale de Franco pour dans vingt-quatre heures. L'auteur fait parler un Alphonse XIII frappant de ressemblance et un Hitler dont on jurerait qu'il s'agit de celui de Berlin. Mussolini est moins bien réussi. Les spectateurs rient de bon cœur et applaudissent aux mésaventures de l'équipe fasciste qui finit par ne plus s'entendre; phalangistes et requettes se retournent contre l'envahisseur mussolinien et c'est le commencement de la déroute des factieux. Enfin, à la suite d'une fougueuse offensive républicaine, la cinquième colonne est anéantie. Un bambin tout frisé interroge son père à la sortie: « Alors ils sont tous morts, ceux de la cinquième colonne? »

On me fit voir les prisons. J'ai visité, en un quartier parmi les plus éloignés du front, la prison des femmes. Elle fut construite sous la république. L'air et la lumière entrent à profusion dans les cellules, les réfectoires et locaux de travail.

Les femmes qui se trouvent là sont des inculpées ou détenues politiques, d'autres ont contrevenu aux règles concernant les approvisionnements et se sont livrées au mercantilisme; d'autres encore sont des détenues de droit commun.

La journée, les femmes circulent librement dans les quartiers. Elles s'assemblent et discutent. Nous tombons sur un groupe qui est en prière. Les gardiennes surveillent et laissent faire. Voici l'école de coupe pour les prisonnières qui, de la sorte, ne perdent point leur temps. On leur apprend à confectionner des vêtements. Plus loin sont les classes où les prisonnières, parmi les plus culti-

vées, peuvent suivre des cours de français, anglais ou allemand donnés par l'une ou l'autre d'entre elles.

Toutes les installations hygiéniques, bains, douches, lavabos, infirmerie, sont d'une grande propreté et feraient honneur à certains hôpitaux de chez nous. Il y a même un vaste emplacement sur le toit, réservé aux bains d'air et de soleil.

La cuisine est très spacieuse. On me fait voir le « fricot » en préparation. Il est identique à celui de l'hôtel Victoria — pois chiches et soupe, le tout fort bien assaisonné suivant la mode madrilène.

C'est tout cela Madrid. La culture et la sensibilité profondément humaines de ses habitants exercent une influence sur toute l'Espagne, la partie du territoire soumise à Franco y comprise. Bombarder et détruire peu à peu la capitale, ainsi qu'on l'a fait — et permis de le faire de Paris et de Londres — devient un sacrilège pour tout Espagnol digne de ce nom. L'armée républicaine sera accueillie en libératrice dans toute l'Espagne, aujourd'hui soumise à l'occupation des troupes maures, italiennes et franquistes — me dit Carbò, directeur du *Politica*. Il ne sera nulle part nécessaire d'occuper militairement les villes et d'y laisser des garnisons ainsi que l'état-major italien et Franco sont obligés de le faire aujourd'hui — ce qui explique leur manque d'effectifs suffisants pour commencer les grandes offensives annoncées et toujours renvoyées à plus tard.

Je viens de parler de l'armée. Il est temps d'aller voir au front, comment Madrid et l'Espagne ont organisé leurs moyens de défense et de reprise de la partie du pays traîtreusement attaquée par les généraux félons avec l'appui de l'envahisseur étranger.

Nous savons que l'Espagne républicaine est formée d'un grand peuple d'ancienne civilisation et aux sentiments nobles et généreux. Cela ne peut être contredit par aucun homme de sens honnête et droit. Mais, dans la société humaine, telle que nous la connaissons, le droit d'un peuple à une existence libre est contesté, s'il ne s'appuie point sur une force capable de se faire respecter. L'Espagne républicaine a-t-elle su se constituer cette force? A-t-elle, pour se protéger, l'armée qui, finalement, chassera l'envahisseur de son sol et exigera — sans se préoccuper d'intrigues diplomatiques en ce moment en action à Londres et à Paris — la punition des coupables de haute trahison envers le pays? — C'est ce que les lecteurs ont hâte de connaître. Je vais les conduire à Casa del Campo où se sont déroulés d'épiques combats de la défense de Madrid.

La défense de Madrid - Casa del Campo L'armée

Casa del Campo est l'ancien parc — immense — autrefois réservé à la famille royale. On s'y est battu furieusement. Les factieux l'ont occupé entièrement au début du siège de Madrid et

Dans le parc de Casa del Campo reconquis par les républicains



De droite à gauche : Le commissaire Reyes ; Carbò, de « Política » ; Pasche (Genève) et Nicole (Genève)

sont parvenus jusqu'aux rives du Manzanarès sans toutefois réussir le passage de la rivière sur ce point et sans atteindre la gare du Nord — contrairement à ce qu'affirmèrent certains journalistes franquistes trop pressés.

Aujourd'hui, Casa del Campo est entre les mains de l'armée républicaine. C'est ce point du secteur des troupes de défense de Madrid que nous avons eu, Carbo, Pasche et l'auteur de ces lignes, l'autorisation de visiter.

L'automobile qui nous conduit au poste de commandement passe devant l'ancien Palais royal, aujourd'hui Palais de la Nation. Nous constatons rapidement les dégâts des bombardements par l'artillerie. Toitures endommagées, façades percées, colonnes démolies. A l'intérieur le mal est plus considérable. J'ai déjà indiqué que le trésor artistique et historique de l'ancien Palais royal fut transporté, parfois abîmé par les bombardements, au musée du Prado.

Mais nous sommes pressés de voir Casa del Campo que domine l'actuel Palais de la Nation. Nous laissons à main droite la gare du Nord, terriblement mal en point et abandonnée; nous franchissons la rivière et nous voici engagés dans les allées du parc accompagnés du commandant Fernando Bazan, officier de carrière et chef militaire du secteur, ainsi que du commissaire politique Alfonso Reyes.

L'automobile est laissée tout près du lac et la visite commence.

Le commandant, qui longe le premier les tranchées et parapets, enlève sa casquette et baisse la tête. Les balles « perdues » doivent être évitées. J'ai appris par la suite que les balles « perdues » ne frappent point au hasard. Elles sont tirées par des tireurs d'élite au moyen de fusils spéciaux munis de viseurs grossissants. La tête que l'on réussit à placer dans le champ du viseur est atteinte presque à tout coup, par un tireur placé jusqu'à 1,500 mètres. Franquistes et républicains ont de ces fusils et tireurs à leur service.

On nous fait observer les lignes adverses à moins de 200 et même 100 mètres. Puis, nous visitons les installations militaires des postes de relève. Les anciennes dépendances de la maison royale, écuries, remises, hangars sont aujourd'hui occupées par les services des premières lignes de défense de Casa del Campo.

Nous entrons dans l'un de ces locaux où de jeunes soldats, fort attentifs, suivent des cours d'instruction élémentaire sous la direction de l'un de leurs camarades. Nous assistons, plus loin, à une leçon de géométrie. Le maître est mécontent d'un « élève » qui n'a pas su tracer au tableau noir un polygone régulier. Mais, dans le reste de la classe, des mains nombreuses se lèvent indiquant qu'on a compris en quoi se distingue le polygone régulier d'un irrégulier. Plus loin se trouve une salle réservée aux dessinateurs, peintres et sculpteurs. Il y a là de jolies choses exécutées entre les relevés de garde dans les tranchées qui sont à quelques dizaines de mètres.

Sur un ancien emplacement de tennis des soldats jouent à football. Une salle spacieuse est aménagée en Cercle de délassement avec débit de boissons. Quelques soldats mettent la main aux derniers arrangements d'un podium. Au mur sont accrochés des placards portant des inscriptions et conseils à l'intention des

«clients»: «Ménage ton argent, ne le dépense pas inutilement, comme tu dois ménager ta munition dans les tranchées.» «Celui qui boit trop tire mal.» «Souviens-toi que ces locaux sont aussi ceux de tes camarades, respecte-les et ne les souille point par ta mauvaise tenue.» «Surveille ton langage, l'homme grossier ne peut être un bon soldat», etc.

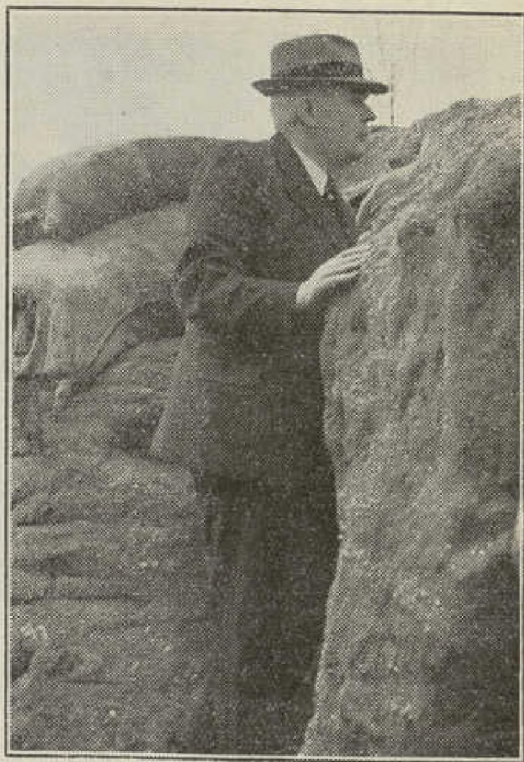
Sur le front de Casa del Campo (devant le commissariat du secteur)



De droite à gauche : Carbò, directeur de « Política » ; Nicole (Genève) ; le commissaire politique Reyes, tenant sa main droite sur l'épaule du commandant Fernando Bazan. Entre Carbò et Nicole, Pasche (Genève). Puis trois jeunes officiers.

C'est ainsi que se poursuit, en face du fascisme destructeur, une œuvre éminemment constructive et éducative de la nation espagnole dont l'armée forme, en ce moment déjà, l'armature capable de briser toutes les intrigues de la diplomatie internationale. Ce ne sont point les pitoyables ergotages des conférences de Londres et Bruxelles ou les entretiens de quelques présomptueux person-

nages faisant annoncer leurs déplacements d'une capitale à l'autre qui règlent, en ce moment, le sort des peuples. C'est sur le front de Madrid, en Andalousie, en Aragon comme dans les vastes plaines de la Chine, que s'effondrera le fascisme criminel et avec lui les empires et les systèmes politiques qui, par complicité ou couardise, n'ont pas osé lui barrer la route. Et cela nous le devons, en toute première ligne, aux soldats défenseurs de Madrid.



Dans une tranchée à Casa del Campo

Honneur à eux, qui, les premiers, ont osé tenir tête à la bête féroce !

Notre tournée sur la ligne de front se termine par une visite au poste de commandement qu'habite le commandant Bazan, qui nous accompagne. Le bureau est petit, mais l'accueil est fraternel. Un piano et une mandoline (couverte de poussière et paraissant n'avoir guère servi depuis longtemps) attestent des goûts musicaux

de l'hôte de ces lieux. Bazan ouvre ses tiroirs pour y chercher des provisions et nous offre quelques noix. Puis il nous parle de la bataille de Brihuega, où il fut engagé à fond avec sa troupe. Il en a rapporté des cartes d'identité de soldats italiens, des lettres de parents et des ordres de marche des autorités mussoliennes. Il étale sous nos yeux ces éloquentes documents de la « non-inter-vention ».

Nous visitons encore les abris souterrains du poste de commandement, puis c'est déjà l'heure du départ. Avec une forte poignée de mains le commandant Bazan nous donne les assurances notées plus haut. Elles signifient que l'armée républicaine espagnole n'est pas celle du peuple d'Espagne seulement, mais bien de l'ensemble des hommes qui, dans le monde, entendent défendre leur liberté. C'est pour nous tous que combattent les soldats de l'armée populaire de l'Espagne républicaine. A nous tous de le comprendre et d'agir ainsi que le commandent les événements.

Quel est l'homme qui, après avoir parcouru ainsi que nous l'avons fait une partie du front de Madrid, oserait encore se prononcer pour la politique du criminel blocus? Pour la politique des poursuites insensées engagées dans notre pays contre les hommes marquant un peu vivement leur attachement et leurs sympathies à la cause de la liberté et des droits populaires défendus sur le front où viennent se briser les attaques du fascisme international?

En sortant de Casa del Campo, nous assistons à des relevés de garde qui s'accomplissent dans un ordre parfait, mais sans les raideurs et formalismes dont on accable les soldats citoyens de la Confédération helvétique.

C'est l'heure de la soupe. Une appétissante odeur de pain frais se dégage des cuisines. De beaux quartiers de viande sont débités. La soupe et les pois sont savoureux. Des fruits complètent le menu. L'armée républicaine est l'enfant gâté du peuple espagnol qui sait tout ce qu'il lui doit. Et tous les travailleurs et hommes épris de liberté partout dans le vaste monde, le savent aussi.

Un chef, le général Miaja

*« Nous avons contre nous tous ceux
qui détiennent les privilèges d'argent. »*

Dès ma sortie de France sur le sol de l'Espagne républicaine, à Puigcerda, en descendant la vallée sur Barcelone, puis de là à Valence et à Madrid, au retour par Cuenca, au flanc du front de Teruel et sur la route de Valence à Alicante et de Valence à Torrente,

partout j'ai constaté la présence d'une armée nombreuse, bien équipée et disciplinée. Les hommes et ceux qui les commandent, à de rares exceptions, sont jeunes. Peu paraissent avoir dépassé les trente ans. On n'en est plus au temps des espadrilles et des salopettes. Les uniformes sont confectionnés de drap solide — sorte de « milaine » que portaient autrefois les paysans des cantons romands et que portent encore ceux de certaines régions de Suisse allemande. Les chaussures sont toujours fortes et en très bon état. Les soldats les portent volontiers avec des guêtres en cuir remplaçant les molletières.

J'ai vu les casernes de Madrid regorger de troupes apprenant le métier des armes. On les voit rentrer à la tombée de la nuit dans un bel alignement et en un pas cadencé vif et plaisant à observer. Il n'a aucun rapport avec le pas de l'oie germanique.

Le soldat part en congé avec sa feuille de route dûment paraphée et portant les indications pour la date, l'heure et le lieu de rentrée au corps. Il voyage par ses propres moyens. Nous en avons trouvé un sur la route de Cuenca à notre retour de Madrid. Bien volontiers, il fit avec nous les quatre-vingts kilomètres qu'il craignait devoir parcourir à pied. C'était un joyeux drille; il fut tout heureux de nous conter ses aventures. Cette armée qui, au premier coup d'œil, paraît ressembler comme une sœur à n'importe quelle armée de l'Europe occidentale, est le résultat de l'effort d'une année du peuple républicain espagnol. Je dis bien, au premier coup d'œil, car, à la considérer de plus près, on remarque aussitôt de formidables différences. Les rapports entre officiers et soldats sont ceux de camarades luttant pour un idéal commun dans un même élan passionné pour la défense de la liberté. Le tutoiement est la règle. L'officier n'est pas le chef qui dispose à sa guise de ses hommes et qui, arbitrairement, les commande. Il est le « responsable ». Cela signifie que c'est lui qui, le premier, aura des comptes à rendre si quelque chose ne joue pas. Mais parce qu'il est le responsable et qu'il occupe non pas le poste le meilleur, mais le plus difficile et le plus dangereux, les hommes qui sont avec lui l'aiment et l'aident de leur mieux. Ainsi peuvent s'accomplir avec entrain, et même avec joie, les besognes les plus pénibles.

Les galons éclatants et les chamarrures sont bannis de l'armée. La première qualité requise de chacun est la modestie. Un bout d'étoffe que ne remarquent guère les non-initiés indique quels sont les grades.

J'ai constaté de mes yeux, près des tranchées de Casa del Campo, un incident qui vaut la peine d'être conté. Soudain, le directeur de *Politica*, mon confrère et ami Carbò, ouvre ses bras où se précipite un jeune soldat. J'apprends que c'est l'un des chefs de la jeunesse

républicaine de Madrid. Un photographe nous accompagne. Carbò voudrait un souvenir de cette rencontre. Le jeune soldat se défend. Carbò voudrait le forcer à demeurer devant l'appareil. Les larmes dans la voix, le jeune défenseur de sa ville supplie qu'on le laisse aller et que le photographe n'utilise point son appareil. Je me fais expliquer la scène et j'apprends que les jeunes gens de la Jeunesse



Au centre : le général ; à sa droite : Marguerite Nelken, représentante de Madrid à la Chambre des députés, puis Careno, chef des services de propagande pour le front de Madrid.
A la gauche du général : Nicole et Pasche (Genève).

républicaine ont dû se promettre mutuellement de ne jamais tirer vanité du devoir qu'ils accomplissent sur le front. Les photographies, en particulier, sont interdites. Ce qu'ils font pour leur pays ne doit leur rapporter ni gloire, ni satisfactions d'amour-propre d'aucune sorte. Le jeune soldat serait déshonoré s'il manquait à sa parole. Carbò lui explique qu'il gardera pour lui l'unique exemplaire de la photo et que *Política* ne la publiera pas. Rien n'y fit. Le photographe ne put se servir de son appareil en cette occasion.

C'est un des faits, parmi de nombreux, constatés dans cette armée qui nous fait dire qu'intérieurement, c'est-à-dire par l'esprit qui l'anime, elle n'est point comme les autres.

C'est de Madrid, alors que Franco avançait à marches forcées sur la ville, qu'est sorti le souffle animant aujourd'hui, sur les douze cents kilomètres du front, l'armée républicaine. Un homme, un général — ou plutôt un responsable en fut l'incarnation. C'est Miaja.

Le chef du Service de propagande, le très complaisant et attentif directeur Careno, me réservait une surprise, celle d'une visite au général. Il était tard déjà. L'automobile est entrée dans une cour, puis nous avons grimpé les étages... en sens inverse. Dans un vestibule étroit, quelques hommes — des officiers attendent. — La porte s'ouvre et l'on pénètre dans la pièce où déjà s'entretient le général avec un visiteur. Marguerite Nelken, député de Madrid, fait les présentations sans grande cérémonie :

— Un camarade de Genève qui vous apporte ses bons vœux !

— Nous n'avons pas besoin de vœux, ni de conseils, répond Miaja avec sa rude franchise. Ce qu'il nous faut, c'est une autre attitude des gouvernements qui se disent démocratiques et qui ont décidé le blocus de l'Espagne républicaine.

Marguerite Nelken rappelle que le camarade de Genève n'est qu'un journaliste et qu'il n'a que peu d'influence sur les décisions du gouvernement de son pays.

— Je le sais, répond Miaja, mais quand les peuples le veulent les gouvernements finissent toujours par céder.

— C'est précisément à cette besogne que s'emploie Nicole, réplique Marguerite Nelken.

Le général sourit et dit :

— Je le sais également, et c'est pourquoi Nicole a pu venir jusqu'ici.

Puis il ajoute :

— La partie est dure à jouer; nous avons contre nous tous ceux qui dans le monde entier détiennent les privilèges d'argent.

Après une longue étreinte de mains, je prends congé du général en lui faisant part de la fervente admiration des masses travailleuses suisses pour l'œuvre déjà accomplie dans la défense de Madrid et de la liberté.

— Vous comprenez, nous l'aimons beaucoup notre général, me dit Marguerite Nelken, tandis que nous nous retirons.

— Je le comprends, lui ai-je répondu, ce n'est pas souvent qu'on entend un général déclarer que c'est du côté des privilèges d'argent que se trouve l'ennemi.

J'ai revu le général le lendemain, qui était un dimanche, dans un théâtre de Madrid où avait lieu la remise d'un fanion à un régiment de l'armée républicaine, par un général mexicain. Je l'ai trouvé aussi simplement vêtu que la veille. Il n'y avait autour de lui aucune garde spéciale. Nous avons pu pénétrer dans le théâtre, Pasche et moi, librement, sans invitation d'aucune sorte et nous n'étions accompagnés par personne. Miaja est populaire et c'est tout le peuple de Madrid qui le protège et qui l'entoure quand ses devoirs militaires lui donnent les loisirs de paraître en public.

Il est le général de l'armée démocratique, un entraîneur d'hommes, luttant non plus pour des intérêts et des conquêtes, mais pour la défense d'une grande cause, celle de la liberté, des droits des travailleurs et de la paix.

Retour de Madrid - Quatre enfants vont revoir leur mère

Nous avons quitté Madrid à la pointe du jour. La ville s'éveillait : service de voirie balayant rues et trottoirs; appels et préparation de la journée dans les cours des casernes et bâtiments publics utilisés par la troupe; ouvrières et ouvriers pressant le pas vers leurs lieux de travail. A la périphérie, sur la grand'route de l'Aragon, vers Guadalajara, de longues files de camions transportaient des ouvriers terrassiers et manœuvres sur les chantiers de construction de routes et de la voie ferrée qui doit dégager Madrid.

Arrivés avec la pluie, nous repartions par le beau temps. Les routes de deuxième ordre, avec circulation à sens unique, reliant la grande artère de l'Aragon et celle de Valence étaient séchées et nous parurent infiniment meilleures qu'à notre arrivée.

A Tarancon nous avons quitté la route de Valence pour un détour par Cuenca où nous devions prendre deux fillettes réfugiées. Elles avaient à rejoindre leur mère à Puigcerda, dont elles furent séparées dès le début de la guerre civile. Nous avons trouvé en cette ville un important centre militaire et une extraordinaire animation de civils. C'était jour de marché. Les quelques cafés et bars étaient remplis de militaires et civils discutant et s'interpellant joyeusement.

Tandis que la directrice (ou plutôt la responsable) du refuge pour enfants préparait le départ des fillettes, nous avons pris le repas du milieu du jour dans un hôtel restaurant. Pour quatre pesetas et 50 centimes nous avons mangé dans une salle où se trouvaient surtout des marchands, commerçants, officiers et soldats.

On nous servit de l'excellente soupe, un fort plat de pois chiches très bien apprêtés, un peu de poisson, un morceau de pain et du vin excellent, ainsi que des oranges et mandarines à discrétion. Je prie mes lecteurs de retenir ce chiffre de 4,50 pesetas pour un repas de midi : j'aurai à y revenir pour parler de la valeur comparée du franc suisse et de la peseta.

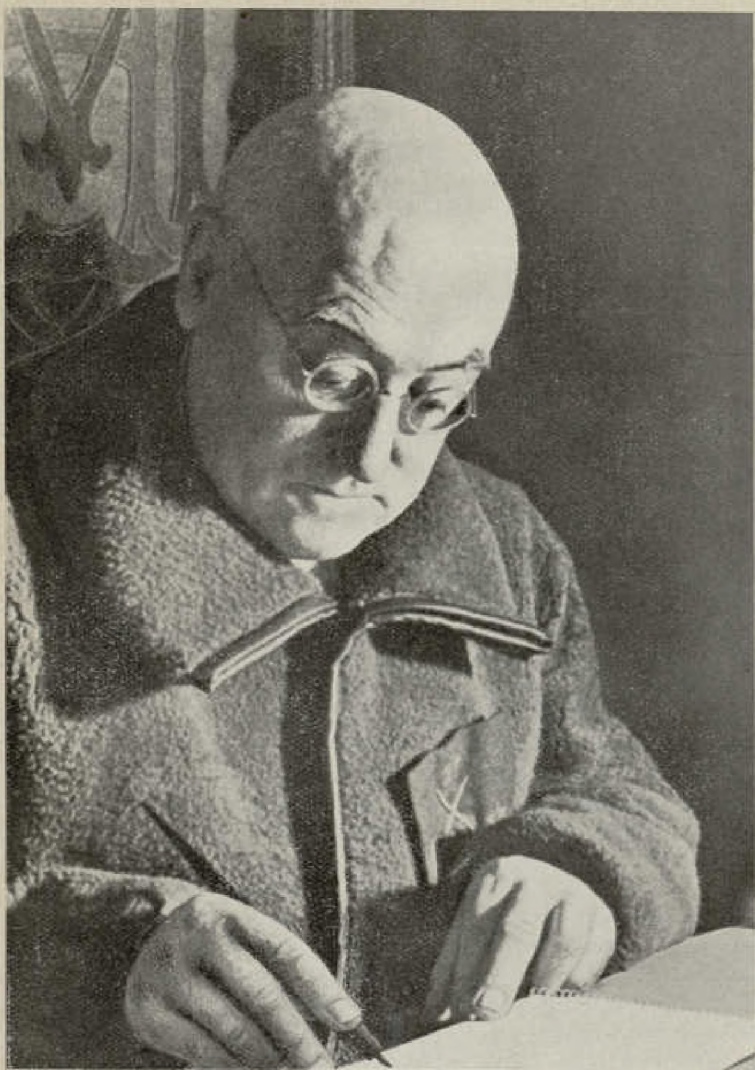
De braves instituteurs chargés de l'enseignement au refuge pour enfants (un ancien couvent dominant la ville de Cuenca) s'approchèrent de moi — tandis que Pasche parlementait avec la directrice — et me firent part de leur inquiétude. Ils ne comprenaient pas que des étrangers viennent chercher des enfants espagnols. Ces derniers avaient besoin d'une éducation espagnole. J'avais heureusement sur moi l'interview publiée par *Politica* où l'œuvre de Puigcerda et les mérites de sa direction sont l'objet des plus grandes louanges. A la lecture de ces lignes la joie se peignit sur le visage de mes interlocuteurs. Ils me serrèrent chaleureusement la main en me souhaitant toute sorte de bonheur. Sur ces entrefaites, Pasche ayant terminé, arrivait avec les deux fillettes qui, radieuses d'aller rejoindre leur mère à Puigcerda, et attristées en même temps de quitter ceux qui les accueillirent durant plus de seize mois, riaient et pleuraient d'un même souffle. Mais, après quelques kilomètres de route, c'est la joie qui l'emporta et leur gai babil nous tint fidèle compagnie.

NUIT MOUVEMENTÉE

Il nous restait plus de deux cents kilomètres pour atteindre Valence, où nous sommes arrivés tard dans la soirée. A trois heures du matin le bruit du canon et celui de la sirène d'alarme nous réveillent. En vain nous tournons le bouton de l'électricité. Tout est éteint, aussi bien dans les maisons que dans la rue. Dans le ciel les projecteurs tracent de larges bandes lumineuses se déplaçant avec rapidité. Les tirs des canons sont rapides. L'alerte a duré vingt minutes. Les aviateurs ennemis n'ont pas eu le temps de semer leurs engins de mort. Les batteries antiaériennes les ont chassés avant qu'ils aient accompli leur criminelle besogne. J'apprends ainsi, par une démonstration pratique, que la défense contre les bombardements de l'aviation doit être active et non passive. Elle est du ressort de l'armée et non de la population civile, à laquelle il est simplement demandé de ne point entraver l'action conduite par les troupes, batteries et projecteurs de défense.

TERRE GÉNÉREUSE

Nous avions, le lendemain, à recueillir les deux jeunes frères des deux fillettes emmenées de Cuenca. Ce fut l'occasion d'un petit



Général MIAJA
Commandant en chef du Front de Madrid

voyage de 35 kilomètres au sud de Valence dans une contrée d'une étonnante fertilité. Le temps était beau et chaud — comme en août chez nous et nous étions dans la deuxième quinzaine de novembre. Chaque coin de terre est précieusement cultivé. On trouve réunis : les vergers d'orangers où les uns sont en fleurs, d'autres portent des fruits encore verts, tandis que d'autres encore ont des fruits mûrs que l'on récolte; les champs de pommes de terre où s'alignent des sacs que remplissent des paysannes et paysans occupés à la récolte, alors que, non loin de là, des pommes de terre sont en fleurs et que tout près on est occupé à des plantations nouvelles. — Le même champ peut fournir trois récoltes par an; les haricots à grains et les fèves sont prêts à être récoltés; de l'autre côté de la route sont les rizières dont la récolte est faite, mais où pointent déjà les jeunes pousses de la saison prochaine. Les bêtes ne sont pas oubliées, et les sainfoins et les trèfles ont aussi belle apparence que chez nous à la fin du mois de mai. Entre les orangers et les oliviers régulièrement espacés, poussent les légumes, cardons, laitues, salades de toutes les sortes.

AU VILLAGE

L'un des garçons que nous avions à ramener à sa mère se trouvait à Algemesi, tout près d'Alcira et du port de Cullera. Ses sœurs le virent dans la rue jouant avec des enfants de son âge. Il avait été recueilli par le ménage d'un petit propriétaire d'une huerta d'orangers merveilleusement beaux. La séparation fut toute une histoire. La grand'maman et la mère adoptive étaient en pleurs. Les gens du quartier paraissaient eux aussi très affectés de ce départ. Le maire et l'instituteur vérifièrent les papiers fournis par la mère et par l'organisation gouvernementale (la Junte) chargée du sort des enfants réfugiés. L'instituteur était socialiste et il avait entendu parler du mouvement ouvrier de Genève. Cela facilita les choses. Bientôt, un papier dûment paraphé sortait de la mairie; il devait permettre de convaincre les parents adoptifs de laisser l'enfant rejoindre la mère. Juché sur son char à deux roues tiré par un fort cheval (chose rare au pays des ânes et mulets), le père adoptif arrivait. Il lut le papier de la mairie et, s'étant convaincu de la pureté de nos intentions, il nous tendit amicalement la main en disant : *« Entrez, vous pouvez disposer de tout ce qui est ici. »* Nous n'en avions guère le temps. Il fallut expliquer qu'un quatrième enfant, le plus jeune, était à 25 kilomètres de là et que le même jour nous devions quitter Valence pour Barcelone et Puigcerda. Enfin, on put partir, mais le ménage nous fit cadeau d'abondantes provisions pour la route. Un lapin se trouvait en morceaux enveloppés et cuits dans une grosse miche de pain. Ce fut un vrai régal complété

par des oranges. La population espagnole pare à la pénurie de viande qui est réelle, tout au moins pour la population civile, par un grand élevage de poules et lapins. Les herbages et débris de légumes pour les lapins ne manquent pas. Ils poussent durant toute l'année dans la région méditerranéenne.

Enfin, le quatrième enfant — un garçonnet de huit ans — fut recueilli à Adaya près de Torrente. Les formalités furent les mêmes que pour le frère et les sœurs. La mairie donne son visa et l'enfant put à son tour prendre place dans la camionnette. Là les rires devinrent bruyants : le jeune garçon, qui avait quitté Madrid à l'âge de six ans et qui en avait bientôt huit, avait complètement oublié le castillan, la langue de Madrid. Il parlait un catalan agrémenté de mots spéciaux et d'un accent caractérisant le langage des habitants de la région de Valence. Et les deux sœurs aînées de rire... de rire.

À Valence, le plein d'essence; une photo-souvenir laissée aux enfants; puis le soir même, à la nuit tombante, nous partons pour Barcelone, étant bien entendu que l'on couchera en route.

Un hôpital de guerre - Benicasim

Autrefois séjour enchanteur de l'aristocratie espagnole, aujourd'hui centre de convalescence et de guérison des soldats de l'armée républicaine. C'est Benicasim. Des dizaines de villas bordent la mer. Les vagues ont accumulé le sable fin formant la jetée et derrière les constructions sont les figuiers, orangers et citronniers chargés de fruits qui attendent la cueillette.

Un soldat belge, que nous avons transporté sur quelques kilomètres, nous assura qu'il y avait de la place à Benicasim et que sûrement nous y trouverions un gîte. Ses prévisions étaient exactes. Nous fûmes fraternellement reçus par l'administrateur responsable. Après un souper rapidement expédié, une infirmière-militaire vint prendre les quatre enfants pour les conduire au lit.

La chambre qui fut réservée à Pasche et à l'auteur de ces lignes formait terrasse ouverte donnant directement sur la mer. Le soir encore nous eûmes la joyeuse surprise de la visite d'un médecin, autrefois à Genève, et travaillant aujourd'hui pour l'Espagne républicaine. Il nous fit part de ses expériences et de la joie qu'il éprouve de pouvoir donner ses soins aux soldats de la liberté.

Benicasim est un hôpital mixte — mais plus particulièrement réservé aux soldats des brigades internationales. Le climat y est d'une exceptionnelle douceur. Les malades et blessés s'y rétablissent.

sent sans courir les risques des coups de froid et de leurs fâcheuses conséquences.

Les villas portant des noms des « grands » d'Espagne ont été débaptisées. Les inscriptions nouvelles donnent un aperçu des sympathies des militaires se trouvant là-bas. Les noms de Louise Michel et Dombrowski nous rappellent l'épopée de la Commune de Paris. Puis, voici la villa Maxime-Gorki. Dans le quartier des Français, nous trouvons les villas J.-Duclos, Marcel-Cachin, Vaillant-Couturier. Les Allemands rappellent le martyr de Thalmann et ont baptisé de ce nom une des villas au jardin très soigneusement entretenu. Les miliciens espagnols ont leur villa Miaja et celle du nom de del Vayo. Il y en a d'autres; je n'ai pu prendre note de tout.

Le centre de convalescence et hôpital de Benicasim peut recevoir environ douze cents malades. Il en soigne huit cents en ce moment. Il est frappant de constater, aussi bien à Barcelone qu'à Benicasim, que les lits ne sont occupés qu'en partie. Les services sanitaires fonctionnent parfaitement et sont prévus pour les coups les plus durs. Quelques soldats me font part de toute leur satisfaction pour les soins qu'ils reçoivent et ils font les plus grands éloges des docteurs attachés à l'établissement.

On me fait voir les locaux où, dans plusieurs villas, se réunissent les malades les plus valides. On me montre les bibliothèques, salles de lecture et de jeux, ainsi que les journaux muraux. Dans un sous-sol se trouve la rédaction et l'« imprimerie », à la ronéo, du journal du centre de Benicasim.

On a lu plus haut qu'il s'agit d'un hôpital mixte où sont reçus les soldats des brigades internationales et les miliciens espagnols. Comme il faut respecter les goûts de chacun, il y a deux cuisines, l'une à l'huile d'olive pour les Espagnols et l'autre aux graisses animales pour les soldats d'autres pays.

L'administrateur responsable, un conseiller municipal d'un faubourg de Paris, me fait observer que ce qui se dégage des échanges d'impressions et conversations entre soldats allemands, français, italiens, hongrois, suisses, polonais, danois, suédois, norvégiens, espagnols, etc., forme une langue nouvelle, où tous les idiomes ont leur part; elle n'a pas encore ses littérateurs, ni ses poètes, mais elle est belle en ce sens qu'elle contribue à la bonne harmonie entre les représentants de peuples désunis par le capitalisme.

J'ai rencontré plusieurs Suisses, à Benicasim. Ils sont venus combattre en Espagne pour la liberté. Ils déplorent, les uns et les autres, la politique d'hostilité du Conseil fédéral à l'égard d'un grand peuple qu'ils ont appris à connaître et à aimer. Tous demandent si cela ne va pas bientôt changer chez nous et si Motta ne va pas enfin com-

prendre tout le mal qu'il fait au pays par sa politique de complaisance à l'égard du fascisme.

Le camarade P. est âgé de plus de quarante-cinq ans. Il a mis ses talents d'armurier au service de l'Espagne républicaine. Originaire de l'une des principales villes de Suisse allemande, il me dit son intention de ne plus rentrer au pays. Il s'établira en Espagne, la guerre terminée, et il s'occupera d'agriculture, ou plutôt d'aviculture. Il a été blessé trois fois sur le front d'Aragon et il se trouvait à Lérida, en convalescence, le jour du terrible bombardement qui a détruit une partie de la localité. Il a vu les quatorze avions de bombardement, tous du type allemand, semer la mort et la destruction. Lui-même fut à nouveau légèrement blessé au front — il me montre la cicatrice — par un petit caillou provenant des jaillissements du sol provoqués par l'éclatement d'une bombe. P. ne se plaint pas; il sait que la guerre sera dure et longue encore, mais il est, lui aussi, certain que la victoire couronnera les efforts des républicains dont il a appris à connaître le courage, la ténacité et l'ardent dévouement à la cause de la liberté.

Tout au bout de la jetée où je me promenais peu après 7 heures du matin, j'ai vu les troupes d'assaut de Benicasim, sorte de police mobile de l'Espagne républicaine, à l'exercice de gymnastique. Les hommes, pour la plupart, s'exerçaient torse nu ou en bras de chemise. Ils répétaient, avec quelques variantes et jeux, les exercices matinaux que font les soldats de l'armée suisse dans les cours de répétition. Le cadre seul était différent. Les sapins de chez nous sont remplacés par les figuiers et orangers chargés de fruits, le lac par la mer et la température de fin novembre par celle que nous connaissons en Suisse par les belles matinées de fin août.

Plus tard, les convalescents étant sortis pour profiter du soleil du matin, j'ai rencontré le camarade militant, journaliste et écrivain allemand N. Il m'interpella, non sans vigueur, sur l'inactivité des Internationales dans les temps historiques actuels. Il me dit toute la désastreuse impression laissée dans l'esprit des combattants par les défaillances répétées d'hommes qui, placés pour agir, n'ont fait que se dérober. Que lui répondre? — sinon pour l'approuver.

Il n'est que trop certain que nous assistons, en fait, à une nouvelle faillite des Partis socialistes unis au sein de l'Internationale. C'est, en face du drame espagnol, une répétition d'août 1914. La non-intervention a remplacé l'union sacrée.

Il y a, cependant, quelque chose de changé. Il y a l'action, efficace déjà, des brigades internationales luttant coude à coude pour une cause et un idéal communs sur le sol ibérique. Il y a, également et surtout, le grand peuple de l'Espagne républicaine, qui lutte inébranlablement pour la liberté de tous les peuples. C'est ainsi

une civilisation nouvelle qui se révèle à nos yeux; elle est celle d'hommes d'un caractère d'acier couvrant de honte les diplomates et ministres trop lâches pour oser accomplir leur devoir en face de la malversation fasciste.

Non, les sacrifices de l'Espagne républicaine ne seront pas vains.

Retour - Quelques considérations politiques

Le retour de Benicasim à Puigcerda, via Barcelone, fut sans histoire. Les quatre enfants étaient pressés de revoir leur mère et il fut décidé qu'il n'y aurait pas de halte à Barcelone, sauf pour l'auteur de ces lignes qui rentrerait par le train deux jours plus tard.

Je laisse les lecteurs imaginer ce que furent, vers les trois heures du matin à Puigcerda — la mère avertie ne s'était pas couchée — les joies d'une famille à nouveau réunie après seize mois de séparation. Et je reviens à Barcelone pour l'examen d'une situation politique dont il faut dire quelques mots.

J'eus à Madrid une longue et approfondie conversation avec le camarade Albar, secrétaire général du Parti socialiste de Madrid et directeur politique du quotidien socialiste *El Socialista*. Le grand souci de nos amis socialistes espagnols, c'est l'attitude des démocraties de France et surtout d'Angleterre. Que fera le Gouvernement anglais? Que signifie la présence de représentants commerciaux anglais auprès du général rebelle Franco? Le droit de belligérance sera-t-il reconnu en faveur des factieux par l'Angleterre et par la France? Que signifie l'indifférence des organes directeurs des Partis socialistes français et travailliste anglais à l'égard de l'Espagne républicaine? Pourquoi les socialistes abandonnent-ils à des comités trop nombreux et divers pour être efficaces le soin de faire connaître aux masses travailleuses les crimes du fascisme en Espagne républicaine? Comment se peut-il que des membres socialistes du gouvernement de Front populaire français aient été les instigateurs et soient aujourd'hui les propagandistes de la non-intervention, ce qui signifie du blocus appliqué à l'Espagne républicaine? Que fallait-il répondre, sinon qu'il ne faut pas confondre la volonté des masses populaires avec celle d'hommes qui, placés devant leurs responsabilités de socialistes, n'osent pas les affronter franchement, baisent et tergiversent. J'ai promis à Albar qu'en Suisse romande en tout cas, à Genève et à Lausanne en particulier, nous continuerons, avec une énergie redoublée, notre combat pour la grande cause

défendue par les républicains espagnols. Je lui ai dit que nous ne céderions à aucune pression officielle et que les poursuites engagées par un pouvoir de plus en plus orienté vers le fascisme ne feraient qu'encourager notre ardeur. Je ne crois pas avoir promis, de la sorte, autre chose que ce que veut l'immense majorité des travailleurs de chez nous.

En passant à Valence, je me suis rendu au siège du Parti communiste de l'Espagne républicaine. José Diaz était absent. Son état de santé a nécessité une opération urgente. Je fus reçu par son remplaçant Chéca. Ce dernier m'a fait part de la foi absolue du prolétariat espagnol dans la victoire finale. Il m'a parlé de l'éducation politique, poussée à un très haut degré, de l'immense majorité des soldats de l'armée espagnole. Avant de se rendre au front, et sur le front, ils suivent des cours réguliers où les problèmes politiques leur sont exposés par des camarades-militants. La tâche des commissaires politiques fut scrupuleusement accomplie et aujourd'hui, quelles que pourraient être les intentions des hommes au pouvoir, il ne serait plus possible de détourner l'armée de ses buts de libération du pays du fascisme comme de l'esprit fasciste qui peut chercher à s'infiltrer, même sous le régime républicain, dans certaines administrations publiques.

Les buts du Parti communiste espagnol, organisation politique prudemment, mais fermement dirigée, sont avant tout la constitution d'un Etat démocratique — au sens réel de ce mot. Le peuple travailleur doit devenir le maître de son destin politique. Cela signifie, sur le plan économique, que la grosse industrie demeurera nationalisée y compris, cela va de soi, toute l'industrie de guerre. Les transports seront nationalisés et la finance, dans son ensemble, soumise au plus rigoureux contrôle de l'Etat. C'est là une première étape. Elle peut être franchie dans l'ordre et sans grande résistance de la part de la classe privilégiée. Il n'y a pas un républicain espagnol, méritant ce nom, qui ne puisse non seulement accepter ce programme, mais contribuer à sa réalisation.

Parlant de la fusion des deux Partis socialiste et communiste en Espagne, Chéca me dit que, là encore, il s'agira de ne point brûler les étapes. Il n'est pas question d'une réunion qui pourrait être au profit de l'une ou de l'autre des deux Internationales. Il s'agit simplement du regroupement de toutes les forces à orientation socialiste de l'Espagne républicaine autour d'un parti unique. Ce parti sera avant tout et surtout celui des travailleurs espagnols qui auront à en consolider la structure et à en améliorer l'efficacité.

La question de l'adhésion à une Internationale ne se posera qu'en même temps que celle de la réunion des deux Internationales actuelles (deuxième et troisième) en une seule. Et les travailleurs

espagnols n'adhéreront à cette internationale unique que quand ils seront sûrs de son efficacité. Ils ont honte des défaillances de 1914, comme ils sont ulcérés d'avoir été abandonnés par des gouvernements à majorité socialiste (France et Etats nordiques ¹) en juillet 1936. Mais, parce qu'ils connaissent toute la malfaisance des divisions ouvrières, ils se rallieront plus tard — après avoir eux-mêmes réalisé leur unité — à une Internationale comprenant enfin les travailleurs du monde entier, sans distinction de tendances.

Je demande à Chéca si cette unité, en Espagne, des socialistes et communistes est pour bientôt. — Il me répond qu'elle est pratiquement faite dans les tranchées, dans les casernes et sur tous les lieux de travail. Elle est faite dans l'esprit de tous les travailleurs sincères de l'Espagne républicaine. Elle est faite pratiquement et formellement au sein d'une jeunesse ardente, bien dirigée et fortement organisée. L'un des grands artisans de ce travail unitaire, me dit Chéca, fut le camarade del Vayo. Il mérite, à ce propos, la confiance entière des travailleurs espagnols.

C'est l'union des socialistes et communistes qui va former l'armature du nouvel Etat espagnol forgé dans les souffrances de la guerre civile.

Tel fut également l'avis du camarade Perucho, directeur politique de *Treball*, où il remplace le camarade Ardiaca, mobilisé de guerre. Perucho qui, chaque matin, fait paraître un article politique en tête de son journal, est persuadé que la réunion en Catalogne des Partis socialiste et communiste dans le P. S. U. C. (Parti socialiste unifié de Catalogne) a grandement contribué à l'assainissement de la situation politique de cette partie de l'Espagne. Le P. S. U. C., qui est de beaucoup l'organisation politique la plus puissante de la Catalogne, s'applique à faire comprendre que le sort de la Catalogne est lié à celui de l'Espagne républicaine. *Treball* conduit une ardente campagne en faveur d'une participation toujours plus efficace — dans les usines de guerre, sur les chantiers et dans les entreprises de transports comme sur le front — à la lutte de libération conduite contre le fascisme. L'organisation du P. S. U. C., cela va sans dire, ralliera le grand Parti socialiste unifié de l'Espagne républicaine dès qu'à Valence et à Madrid les travaux d'unification des Partis communiste et socialiste auront été conduits à bonne fin.

¹ Ces lignes furent écrites avant que parvint la nouvelle de la décision prise, à l'unanimité, par le Parti socialiste suédois revendiquant une politique de soutien de la démocratie espagnole et le retrait de la Suède du Comité de non-intervention. Nous voulons espérer que l'exemple donné par nos camarades suédois ne tardera pas à être suivi en de nombreux pays. *Réd.*

C'est dans l'armée républicaine aguerrie et d'une orientation politique nettement en faveur du peuple travailleur et dans le grand parti ouvrier à tendance socialiste et démocratique, voulue aussi bien par les communistes que par les socialistes, que se trouve le point de cristallisation du nouvel Etat républicain espagnol. Les générations de demain seront les héritières de la somme des efforts de préparation d'aujourd'hui. C'est quelque chose de nouveau, de grand et de prometteur pour les travailleurs du monde entier qui se crée en ce moment en Espagne républicaine.

Arrière les défaitistes et les critiqueurs de ce qu'ils sont incapables de comprendre.

Où va l'Espagne

SITUATION ÉCONOMIQUE — LES ÉCHANGES

Le savais qu'un gros travail de réorganisation militaire et politique s'était fait en Espagne républicaine au cours des dix derniers mois. Je savais que l'armée s'était véritablement constituée, qu'une bonne discipline en maintenait le fonctionnement normal, qu'une industrie de guerre avait été créée et assurait un ravitaillement régulier — encore qu'insuffisant — de l'armée en armements de tous ordres et munitions. Je savais aussi que depuis les graves événements de mai, en Catalogne, l'apaisement des esprits s'était fait et que l'immense majorité du peuple ne songeait plus qu'à gagner la guerre, d'abord. J'étais moins sûr du fonctionnement de la machinerie économique et financière.

Au point où en sont les choses aujourd'hui, sur le terrain militaire, on peut prévoir que la guerre **sera gagnée ou perdue par l'arrière**. C'est de l'organisation économique et financière du pays que va dépendre la force de résistance de ceux qui, de l'arrière, ont à fournir à l'armée des armements, munitions et vivres dont elle a besoin. Ainsi assurée du nécessaire, l'armée tiendra aussi longtemps, s'il le faut, qu'ont tenu les armées alliées sur le front de la guerre mondiale de 1914 à 1918.

LES ORGANISATIONS OUVRIÈRES

La résistance de l'arrière dépend avant tout d'une bonne organisation intérieure, mais également de l'appui moral et matériel que peuvent recevoir les républicains espagnols de l'extérieur.

Les deux grandes organisations syndicales ouvrières C. N. T. et U. G. T. ont compris que leurs anciennes querelles devaient cesser. Gagner la guerre implique le maximum d'hommes au

front et le maximum de travail à l'usine, sur les chantiers et dans les entreprises de transports par chemin de fer et camions, dont le bon fonctionnement est si essentiel pour assurer un ravitaillement normal de l'ensemble du pays.

Un lent, mais systématique travail de rapprochement — par la base — s'opère depuis de nombreux mois entre la C. N. T. et l'U. G. T. La C. N. T., qui contrôle à Barcelone les plus importants journaux, quant au tirage, — *Solidaridad Obrera*, *Noticieros*, *Cataluna*, *Noche*, — publie, aussi bien que les journaux contrôlés par l'U. G. T. et le P. S. U. C., les interviews des leaders socialistes et communistes étrangers passant à Barcelone. Le directeur politique de la C. N. T. et rédacteur en chef de *Solidaridad Obrera*, est allé à Moscou en même temps que Jouhaux pour participer aux travaux d'unification des internationales syndicales. C'est un pas important vers la réunion de toutes les forces ouvrières syndicales de la Catalogne et de l'Espagne. Je n'ai pas besoin d'en souligner ici toute la signification pour l'Espagne républicaine.

L'U. G. T. et le P. S. U. C., dont la tendance politique est la même (socialiste et communiste), ont également à leur disposition de grands journaux quotidiens qu'ils contrôlent à Barcelone. C'est *Treball*, organe politique du P. S. U. C., et *Noticias*, de l'U. G. T. Ils paraissent dans la même imprimerie, et leurs rédactions se trouvent dans le même immeuble. Le tirage des deux journaux réunis dépasse les cent vingt mille exemplaires. Le soir, vers les 20 heures, l'U. G. T. publie également le quotidien *Ultima Hora*.

Il faut ajouter, pour la Catalogne, que la politique de la gauche républicaine est soutenue par *Humanitat*, journal du président Companys, et *El Diluvio*, qui est, paraît-il, l'organe quotidien de la franc-maçonnerie, mouvement jouant un certain rôle en Catalogne, comme d'ailleurs dans le reste de l'Espagne. La F. A. I. ne publie plus qu'un petit organe hebdomadaire, *Tiera e Libertad*. Le Parti communiste a transféré de Madrid à Barcelone le siège de son journal *Frente Rojo*. Enfin, sorte de feuille d'avis, *La Vanguardia*, est sans tendance nettement déterminée, mais son orientation est plutôt en faveur des organisations ouvrières.

Par leur puissance de travail et leur influence sur l'opinion publique, les deux grandes organisations syndicales ouvrières — qui toutes deux tendent à libérer l'économie du pays de l'emprise capitaliste — forment, aujourd'hui déjà, l'armature économique de la Catalogne.

Pour le reste de l'Espagne, c'est surtout l'U. G. T., à tendance socialiste-communiste (l'influence de la C. N. T. étant de moindre

importance) qui fait le travail qu'ont à accomplir la C. N. T. et l'U. G. T. en Catalogne.

La presse de Madrid est contrôlée par le Parti communiste, avec *Claridad* et *Mundo Obrero*, par le Parti socialiste, avec *El Socialista*, par la C. N. T., avec le journal *C. N. T.*, et par la gauche républicaine, avec *Politica*.

Les centres provinciaux publient en général de petits journaux locaux, dont la tendance est C. N. T.-U. G. T., socialiste et communiste.

J'ai fait cette récapitulation — certainement incomplète — pour montrer que si la presse est libre (la censure de guerre ne fonctionne qu'avec le plus grand libéralisme possible), elle n'en est pas moins, dans sa partie de beaucoup la plus importante, dirigée en faveur d'un régime nouveau et de liquidation du capitalisme.

LE RAVITAILLEMENT

Il ne faut pas aller en Espagne — dans la période actuelle — pour y bien vivre et bien manger. Le pays est en guerre et ses habitants, sans exception, s'en aperçoivent. La viande est surtout réservée à l'armée; elle est une rareté sur les tables à l'arrière. Le pain et d'autres aliments sont rationnés. Le poisson fait défaut; les pêcheurs n'osent plus aller loin, au large, chercher une pêche abondante, de crainte des vaisseaux ennemis. Ils tiennent la côte, où le gros poisson ne se trouve pas et d'où ils ne rapportent que du menu fretin.

Cependant, l'Espagne républicaine a, sur son propre territoire, d'immenses ressources alimentaires en fruits, farineux, légumes, riz, pommes de terre et graisses. Le vin s'y trouve en surabondance. La production des olives donne en une seule année de quoi alimenter le pays en huile pour cinq à six ans, et cette année la récolte est exceptionnelle. J'ai parlé déjà des oranges, citrons, pamplemousses, qui sont de grandes réserves de vitamines. Mais, toutes ces richesses ne sont pas encore suffisamment réparties. C'est avant tout — pour Madrid, notamment — une question de transport. On s'occupe de sa mise au point. Des habitants de Madrid m'ont assuré que la répartition des vivres marche beaucoup mieux aujourd'hui qu'il y a quelques mois.

CIRCULATION MONÉTAIRE

L'argent circule normalement; il paraît abondant et sa valeur demeure stable. On vit aussi bien en Espagne républicaine durant une journée, avec dix pesetas, que c'était le cas en janvier 1937. Les cafés et restaurants de Barcelone sont garnis de clients et on fait la queue devant les cinémas. La peseta a certainement une valeur

d'achat comparable au franc suisse — au change officiel de 45 francs suisses pour 100 pesetas. Cette valeur est même très supérieure pour nombre d'échanges. Le tram coûte 15 centimes de pesetas (au change suisse officiel cela fait 6 centimes). Les journaux sont au même prix. On m'a fait voir, à Barcelone, un appartement moderne de quatre pièces, plus chambre de bain et cuisine, pour 52 pesetas par mois (soit moins de 25 francs suisses au change officiel de 45 francs suisses pour 100 pesetas). C'est là un résultat des mesures monétaires qui ont été prises — avec le rigoureux contrôle des changes comme complément. (Ce contrôle, il est vrai, reçoit quelques accrocs du fait de mystérieux transports de pesetas-papier par les valises diplomatiques, mais c'est là une autre histoire, elle n'honore guère ceux qui en sont les auteurs.)

LA LEVÉE DU BLOCUS

Les organisations ouvrières, qui entendent soutenir les efforts des travailleurs espagnols dans leur lutte pour la défense de la liberté, doivent exiger de leurs représentants dans les gouvernements, en France, chez les Etats nordiques, en Belgique, etc., ainsi que des gouvernements où elles ne sont pas représentées, *la levée du blocus appliqué à l'Espagne républicaine*. Il faut que, protégée par son armée qui veille sur un front de plus de douze cents kilomètres, l'Espagne républicaine soit en mesure de travailler normalement. Il faut que les échanges entre ce qu'elle produit pour l'exportation et les marchandises qui lui sont nécessaires, reprennent comme par le passé.

Les travailleurs suisses sont intéressés à une reprise normale des échanges, non seulement parce qu'ils savent que leur liberté dépend de celle de leurs frères d'Espagne, mais aussi parce que tout arrêt des échanges commerciaux d'un pays à l'autre favorise le chômage. On sait que l'aggravation de ce fléau se fait à nouveau sentir dans le pays suisse.

On a de la peine à comprendre pourquoi l'accord de clearing entre l'Espagne républicaine et la Suisse, signé il y a quelques mois, ne fonctionne pas. Est-il exact que c'est parce que le jeu en fut faussé par l'utilisation, du côté suisse, de pesetas achetées à vil prix, hors des frontières d'Espagne, à la bourse noire? Est-il exact que ce trafic est actuellement encore favorisé par les consulats suisses en Espagne? Comment se fait-il que ces consulats peuvent fournir, sur le territoire espagnol, des pesetas à 15 centimes, alors que le cours officiel est de 45 centimes?

Lever le blocus de droit et de fait, commercial et financier, contre l'Espagne républicaine, signifie, du côté suisse, le renvoi à

plus tard du règlement des dettes du passé. Il faut d'abord laisser au pays en guerre le temps de reconstituer son économie. La Suisse ne manquerait pas d'en demander autant si elle était à la place de l'Espagne. La levée du blocus commercial et financier doit avoir pour conséquence la reprise immédiate d'échanges compensés par une chambre de compensation (clearing) dont le jeu ne doit plus être troublé par les sombres manœuvres de la bourse noire — et cela sous n'importe quelle forme.

Les républicains espagnols sont non seulement des combattants intrépides; ce sont des hommes de volonté et des travailleurs acharnés. Ils ont décidé de relever leur pays de toutes les misères accumulées par des siècles de pouvoir autocratique et par des générations de sauvage exploitation capitaliste. *Ils le relèveront!* Aux hommes de bonne volonté et d'esprit honnête et droit des autres pays de les aider. Rien n'est plus lâche et plus bas que de profiter des misères matérielles actuelles de l'Espagne républicaine, pour contribuer à sa ruine totale, ainsi qu'essayent de le faire certains spéculateurs commerciaux et financiers, malheureusement soutenus par des hommes qui osent encore se dire chefs d'Etats.

IMPRIMERIES POPULAIRES
37-39, rue de Lausanne, Genève

I.D. 1200009919

11

IMPRIMERIES POPULAIRES
37-39, rue de Lausanne, Genève

I/321